

# LANGUE et société

N° 18 Septembre 1986

## Pleins feux sur la jeunesse

<b>L'an 2000 et la dualité linguistique</b>	3
D'Iberville Fortier	
<b>Vers l'unanimité... d'un pas plus assuré</b>	5
Stacy Churchill et Anthony Smith	
<b>Des jeunes de paroles</b>	12
Jean-Paul L'Allier et Kenneth McRae	
<b>Par delà les « deux solitudes »</b>	20
Fernand Doré	
<b>Œuvres des lauréats et lauréates et autres œuvres primées lors du concours d'œuvres de fiction « La parole est à vous », lancé par le Commissaire aux langues officielles à l'occasion de l'Année internationale de la jeunesse.</b>	

revue d'information et d'opinion, est publiée trois fois l'an par le Commissaire aux langues officielles, M. D'Iberville Fortier. Elle a pour objet de favoriser la réforme du régime linguistique canadien, en alimentant la réflexion et en servant de tribune pour l'examen des grandes questions linguistiques qui se posent au Canada et à l'étranger.

Les opinions exprimées ne reflètent pas nécessairement les vues du Commissaire et n'engagent que leurs auteurs.

#### Comité consultatif

Nick Ardanaz

Directeur, école primaire Richardson, Delta (Colombie-Britannique)

Jean-Denis Gendron

Directeur, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Université Laval, Québec (Québec)

John Godfrey

Recteur, L'Université de King's College, Halifax (Nouvelle-Écosse)

John Gray

Rédacteur national, The Globe and Mail, Toronto (Ontario)

Bernard Wilhelm

Directeur, Centre d'études bilingues, Université de Regina, Regina (Saskatchewan)

*Langue et Société* est une réalisation de la Direction des communications du Commissariat aux langues officielles. Directeur intérimaire : Patrick Gaudreau; rédacteur en chef : Fernand Doré; secrétaire de la rédaction : Thérèse Boyer; adaptation-révision : Les Productions Brabant et Métatext; correction : Patricia Morissette; production : Patricia Goodman.

Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires et suggestions à la rédaction, à l'adresse suivante : Rédacteur en chef, *Langue et Société*, Commissariat aux langues officielles, Ottawa, Canada K1A 0T8. Tél. : (613) 995-7717.

Le Commissariat se fera un plaisir de fournir des exemplaires gratuits de la revue.

Quiconque souhaiterait reproduire l'un ou l'autre des articles parus dans *Langue et Société* n'a qu'à en faire la demande au rédacteur en chef.

## Note de la rédaction

Le Commissariat aux langues officielles avait tenu à marquer d'une pierre blanche l'Année internationale de la jeunesse. C'est ainsi qu'il a organisé un vaste concours invitant les jeunes de 15 à 24 ans à raconter leur vécu de ce Canada que la *Loi sur les langues officielles* et la *Loi constitutionnelle de 1982* ont rendu officiellement bilingue, en y consacrant l'égalité du français et de l'anglais.

Quelque 1 500 jeunes Francophones et Anglophones ont répondu à l'appel, faisant parvenir au Commissariat une riche moisson de contes, de nouvelles, de lettres imaginaires, de scénarios de vidéo, de poèmes, de bandes dessinées et d'essais sérieux ou humoristiques. Désireux par ailleurs de faire le point sur l'option jeunesse (voir le *Rapport annuel 1985*), le Commissaire a aussi demandé à Réalités canadiennes de sonder les reins et les cœurs des Canadiens, en particulier des jeunes de 15 à 24 ans, au sujet de la réforme de notre régime linguistique.

Le présent numéro de *Langue et Société* cherche à rendre compte des résultats de ces activités, et à éclairer nos lecteurs sur les sentiments et les attitudes de notre jeunesse face à la dualité linguistique de leur pays, aux besoins et aux aspirations de nos minorités nationales et à l'apprentissage du français et de l'anglais.

Dans son éditorial, M. D'Iberville Fortier nous dit l'importance qu'il attache à l'option jeunesse. Tout en se réjouissant de constater qu'une forte majorité des moins de 25 ans préconise l'harmonie et la justice linguistiques au Canada, il s'inquiète grandement du sort de nos jeunes minoritaires.

Pour leur part, les auteurs du deuxième article, Stacy Churchill et Anthony Smith, deux chercheurs en sciences humaines, concluent de leur analyse des données recueillies par Réalités canadiennes que le Canada anglais, aiguillonné par ses jeunes, reconnaît de plus en plus les vertus du bilinguisme.

Enfin, deux éminents observateurs de notre scène sociopolitique, M<sup>e</sup> Jean-Paul L'Allier et le professeur Kenneth McRae, nous livrent les réflexions que leur a inspirées une lecture attentive des œuvres de nos jeunes auteur(e)s.

Pour compléter ce numéro, et en souvenir de l'Année internationale de la jeunesse, nous publions les œuvres gagnantes et les autres œuvres primées lors du concours « La parole est à vous ». Nos lecteurs pourront ainsi partager les difficultés, les angoisses, les espoirs et les rêves de leurs auteur(e)s.



## L'an 2000 et la dualité linguistique

D'IBERVILLE FORTIER

« Une nation est une âme, un principe spirituel... Elle suppose un passé, elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours. »

ERNEST RENAN  
*Qu'est-ce qu'une nation ?*, 1882.

Volet capital de l'action de mes deux prédécesseurs, l'option jeunesse reste l'une de mes grandes préoccupations. Aussi est-ce avec enthousiasme que j'ai saisi, l'an dernier, l'occasion qu'offrait l'Année internationale de la jeunesse pour élargir le dialogue que nous entretenons depuis plus de quinze ans avec les générations montantes de Canadiens et de Canadiennes, en lançant à leur intention un vaste concours d'œuvres de fiction sur l'art de vivre dans un pays bilingue.

L'intention était double : permettre aux jeunes d'apporter quelque chose d'authentiquement canadien à la célébration de « leur » année; nous permettre, à mes collègues et à moi-même, de déterminer si le bon grain qui avait été semé partout au pays, mais surtout dans les écoles, avait germé. Pour reprendre les termes de mon premier prédécesseur, M. Keith Spicer, père de l'option jeunesse, nous voulions voir si « les bienfaits qui pourraient découler de solutions s'attaquant, dès l'enfance et pendant la jeunesse, à la racine du mal : l'incompréhension entre les cultures [...] et l'unilinguisme involontaire », s'étaient faits sentir.

De l'analyse d'un échantillon des quelque 1 500 œuvres qui nous ont été soumises, je retiens les éléments ci-après.

- Dans la très grande majorité des cas, les allusions à l'une et à l'autre communautés linguistiques sont marquées au coin de l'empathie, alors que les propos malveillants sont rarissimes.
- La participation des jeunes vivant en situation minoritaire a été beaucoup plus élevée que ne le justifie leur importance numérique relative, aussi

bien dans le cas des Francophones que des Anglo-Québécois. Manifestement, le bilinguisme, les rapports avec leurs majorités respectives, la politique des langues officielles, leur épanouissement et leur avenir personnels sont pour eux des questions préoccupantes.

- Les personnages bilingues, relativement nombreux, sont présentés sous des traits plus avantageux que les unilingues.
- Les vues les plus pessimistes, parfois même carrément défaitistes, sur les chances du français au sein de la société canadienne et sur l'à-propos de la survie de leur communauté nous viennent de jeunes Francophones hors du Québec. En seraient-ils venus, comme bon nombre de leurs aînés, à interioriser l'indifférence et le mépris dans lesquels leur langue et leur culture ont trop souvent été tenues dans le passé ?

Nous savions, bien sûr, que seule une poignée des quelque 4 600 000 jeunes de 15 à 24 ans participerait à notre concours. Nous avons donc décidé d'étendre notre investigation à l'ensemble de la population en chargeant la firme Réalités canadiennes d'un sondage national, notamment auprès des jeunes.

Les résultats de cette enquête — dont nous rendons compte plus en détail dans l'article qui suit — indiquent sans ambiguïté qu'une proportion impressionnante de Canadiens et de Canadiennes accepte volontiers la dualité linguistique de leur pays, souhaite que les jeunes apprennent et maîtrisent leur seconde langue officielle, et appuie le droit des minorités francophones à des services dans leur langue. A n'en pas douter, les Canadiens ont pris au sérieux l'avertissement de la Commission B.B. que leur pays traversait la « crise majeure de son histoire ».

Les résultats intéressants les 15 à 24 ans sont particulièrement réconfortants, surtout quand on voit qu'une solide majorité de jeunes des provinces anglophones, appuyés en cela par leurs parents et leurs grands-parents, acceptent l'idée que l'avenir du Canada repose sur l'acceptation généreuse et éclairée de sa dualité linguistique.

L'option jeunesse, à laquelle nous avons toujours consacré beaucoup de crédits et d'efforts, aurait-elle réussi ? Certains signes nous permettent de le croire. Certes, dans la partie V de notre *Rapport annuel 1985*, consacrée à ce dossier, nous n'avons pas caché notre déception devant la faible progression entre 1971 et 1981 du bilinguisme individuel parmi les jeunes Anglophones de 15 à 24 ans (à l'exception des Anglo-Québécois), ni notre désolation d'avoir à constater sa régression chez les jeunes Francophones minoritaires, vraisemblablement parce qu'un certain nombre d'entre eux ne s'estiment plus en mesure de soutenir une conversation en français. Mais ces données, qui ne portent que sur le bilinguisme individuel et n'embrassent que la première décennie qui a suivi le lancement de la réforme, ne rendent pas compte me semble-t-il de l'ampleur de l'évolution des mentalités, ni surtout des attitudes actuelles.

Ce que le sondage effectué par Réalités canadiennes met au jour m'apparaît en ce sens bien plus significatif : il révèle un souci beaucoup plus répandu que par le passé de veiller au respect des droits linguistiques des minorités, une large acceptation de la dualité linguistique du pays ainsi qu'un intérêt nettement plus marqué pour l'apprentissage effectif de la seconde langue officielle.

Tout porte à croire qu'une conversion des cœurs et des esprits s'est opérée. A quoi l'attribuer ? D'abord à l'efficacité de la politique des langues officielles qui, sans relâche, a sensibilisé les Canadiens à l'égalité de nos deux langues officielles et à leur importance dans la vie du pays. Ensuite, et sans l'ombre d'un doute, à tous ceux et celles qui se sont faits les champions de l'enseignement et de l'apprentissage de la langue seconde, notamment l'élite de nos administrateurs scolaires, de nos enseignants, de nos chercheurs, sans compter les milliers et les milliers de parents qui, sous l'égide notamment de la Canadian Parents for French, ont travaillé sans répit à la promotion des programmes immersifs, et même appuyé les revendications des minorités francophones en faveur d'un enseignement dans leur langue plus conforme à leurs besoins.

Cela dit, ce n'est pas parce que la pâte commence à lever qu'on peut affirmer que le pain est cuit. Aujourd'hui encore, même dans les régions où la cohabitation entre Francophones et Anglophones a des racines lointaines et profondes, le torchon brûle entre divers éléments de la majorité et leurs minorités respectives, qu'il s'agisse de la prestation des services publics dans les deux langues officielles ou de l'enseignement dans la langue minoritaire. A l'évidence, pour certains, les notions d'égalité et de justice linguistiques ne cadrent pas avec leur vision du pays; ce n'est certes pas le cas pour les jeunes, qui souhaitent justement leur avènement. Si l'on veut répondre à cet appel, il nous faudra à tout le moins continuer de stimuler leur intérêt pour l'apprentissage de leur seconde langue officielle (notamment auprès de

ceux qui n'ont pas de raisons pressantes de consentir cet effort), et multiplier les possibilités d'échanges interlinguistiques et interculturels.

Au total toutefois, il est évident que les rapports entre nos deux majorités se sont grandement assainis. Mais qu'en est-il du sort de nos minorités ? A ce sujet, les œuvres des jeunes minoritaires qui ont participé à notre concours donnent à réfléchir. Si certains Anglo-Québécois parlent de tensions culturelles et se perçoivent parfois comme une « anomalie », les jeunes Francophones hors du Québec, eux, font état du prix élevé qu'il leur faut payer quotidiennement pour préserver tant bien que mal leur langue et leur culture.

Alors que leurs aînés n'ont cessé de nous rappeler, lors du colloque « Les minorités : le temps des solutions » (voir *Langue et Société*, n° 17, mars 1986), que l'association linguistique restait à leurs yeux une « entreprise en difficulté », les jeunes auteurs, pour leur part, nous disent leur désarroi et évoquent bien souvent le spectre de l'assimilation. Or l'un des desseins originels de la réforme de notre régime linguistique n'était-il pas de favoriser l'épanouissement des communautés francophones, afin qu'elles puissent participer à la construction d'un pays original et dynamique : le Canada ?

C'est pourquoi je prie tous les pouvoirs publics (en particulier les autorités fédérales), les responsables de nos systèmes d'enseignement, les éducateurs, les dirigeants d'associations volontaires, les chefs d'entreprise et tous les parents canadiens d'écouter la voix de ces nombreux jeunes et d'œuvrer avec eux à la réalisation d'un de leurs rêves les plus chers : vivre dans un pays où règnent la paix, la justice et l'égalité linguistiques.

Plus spécialement, j'invite tous les Canadiens et toutes les Canadiennes à se porter personnellement garants du droit des jeunes minoritaires à une solide formation dans leur langue maternelle, et à faciliter leur intégration sociale et professionnelle dans le respect de leurs particularités linguistiques et culturelles. Disons-le nettement : c'est dans le traitement qu'elle réserve à ses minorités qu'une société témoigne de son respect ou de son mépris des idéaux démocratiques.

Si nous nous réjouissons, quant à nous, de constater que la jeunesse canadienne semble en passe de devenir le fer de lance de la réforme de notre régime linguistique, nous déplorons le fait que beaucoup trop de nos jeunes n'en goûtent pas encore les fruits. Au moment de conclure, une réflexion d'André Malraux me revient à l'esprit : « Le drame du monde est que le monde n'a aucune vision du monde au-delà de cinq ans. » Les Canadiens, qui ont déjà relevé bien des défis, saurons j'en suis convaincu tenir ce pari, et transformer l'Année internationale de la jeunesse en une Décennie nationale de la jeunesse, au profit notamment de nos jeunes minoritaires.

*L'analyse d'un récent sondage national montre que le Canada anglophone est de plus en plus favorable au bilinguisme et aux droits des minorités de langue officielle. Quand donc les autorités politiques et les décideurs cesseront-ils de craindre les retours de manivelle ?*

## Vers l'unanimité... d'un pas plus assuré

STACY CHURCHILL  
ANTHONY SMITH



Professeur à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario, M. Stacy Churchill a publié diverses études portant sur l'enseignement dispensé aux minorités francophones dans plusieurs provinces, dont la plus récente, intitulée «Éducation et besoins des Franco-Ontariens», a été réalisée pour le compte du Conseil Franco-Ontarien de l'éducation.



Après des études en sociologie aux universités Leicester, en Angleterre, et Princeton, aux États-Unis, Anthony Smith a enseigné à l'Université de Toronto et exécuté des travaux pour le compte de l'Institut des études pédagogiques de l'Ontario. Il dirige présentement une maison de recherche qui œuvre dans différentes branches des sciences humaines.

A n'en pas douter, l'attitude des Canadiens anglais à l'égard de la réforme de notre régime linguistique se transforme rapidement; et cette évolution est particulièrement marquée chez la jeune génération. Contrairement à leurs aînés, les vues des jeunes Anglophones en la matière s'apparentent étroitement à celles des Québécois. Ils sont beaucoup plus nombreux à appuyer la prestation de services dans la langue de la minorité, et sont généralement plus favorables aux diverses exigences de la réforme. Voilà ce qui ressort d'un sondage d'opinion national mené par Réalités canadiennes en septembre 1985 pour le compte du Commissariat aux langues officielles.

Dans la poursuite de la réforme du régime linguistique, les opinions des deux groupes linguistiques ont toujours constitué un important point de repère pour les pouvoirs publics et les décideurs.

Sensibilisés depuis belle lurette à ce problème, les Canadiens français ont toujours privilégié la dualité linguistique, tout en se disant qu'il s'agissait peut-être

là d'une chimère. Pour eux, l'état d'infériorité de leur langue était si manifeste que tout progrès vers l'égalité linguistique constituait une victoire pour le français. Les Anglophones, pour leur part, n'ont jamais fait grand cas de ces questions. Leur intérêt ne s'est éveillé qu'à la fin des années 50 et au début des années 60, lorsque les leaders d'opinion se sont mis à s'inquiéter sérieusement des piètres relations entre les deux groupes linguistiques.

Au cours des années 60, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme a largement contribué à la sensibilisation des Canadiens à cet égard. Lorsque la *Loi sur les langues officielles* fut promulguée, en 1969, le gouvernement jouissait donc d'un appui suffisant pour adopter une politique nationale de services dans les deux langues. Mais cet appui était loin d'être universel, et nul n'aurait pu prédire l'évolution de l'opinion publique. Aussi la prudence était-elle de mise, d'autant plus qu'on craignait une réaction défavorable de la part du Canada anglais. Cette prudence dicte encore la conduite des autorités.

Vingt ans se sont écoulés depuis le dépôt du rapport de la Commission B.B. Où en est l'opinion publique ? Le consensus tacite qui a permis aux dirigeants politiques de mettre en œuvre les réformes énoncées dans la *Loi sur les langues officielles* tient-il toujours ? Et surtout, que nous réserve l'avenir ?

### Un sondage national

A bien des égards, l'attitude des moins de 25 ans sera déterminante. Le sondage national mené par Réalités canadiennes montre clairement à quel point ils sont favorables à la dualité linguistique du pays, et fournit de multiples indications quant à leur divergence d'opinions avec leurs aînés.

*Le sondage national mené par Réalités canadiennes montre clairement à quel point les moins de 25 ans sont favorables à la dualité linguistique du pays.*

*Une des conclusions les plus marquantes du sondage, et qui repose sur des données relativement précises, est que les jeunes Anglophones de l'extérieur du Québec sont les principaux agents d'un profond changement d'attitudes à l'égard des questions linguistiques.*

Les enquêteurs ont rencontré plus de 4 000 Canadiens en septembre et en octobre 1985. L'entrevue portait sur une trentaine de points, de façon à fournir un tableau détaillé des attitudes à l'égard des langues officielles, notamment en ce qui a trait aux contacts avec la minorité linguistique de la province du répondant et à l'apprentissage de la langue minoritaire.

L'échantillonnage visait à établir une comparaison entre les vues des Francophones et celles des autres Canadiens à l'échelle nationale. Quelque 3 000 personnes ont été interrogées en anglais et 1 000 en français ; les termes « Francophones » et « Anglophones », ou encore « Canadiens français » et « Canadiens anglais », sont employés ici en fonction de la langue utilisée lors de l'entrevue.

Bien que l'échantillon comprenait des Anglo-Québécois et des Francophones des autres provinces, leur petit nombre ne nous permet pas de tirer des conclusions en ce qui a trait à l'attitude des minorités; pour la même raison, leurs réponses n'ont pas influencé l'ensemble des résultats. Essentiellement, nous avons donc comparé deux groupes : la majorité francophone du Québec, et les résidents de ce qu'il est convenu d'appeler, peut-être à tort, le « Canada anglais ».

Les auteurs du sondage ont constaté avec surprise une rare cohérence dans les réponses provenant de chaque groupe d'âge et de chaque région, ce qui permet de dégager de véritables tendances nationales, les quelques exceptions étant facilement explicables. Ces données relativement précises nous permettent donc d'affirmer — et c'est sans doute la conclusion la plus marquante du sondage — que les jeunes Anglophones de l'extérieur du Québec sont les principaux agents d'un profond changement d'attitudes à l'égard des questions linguistiques au Canada.

Notre analyse est essentiellement axée sur les divergences d'opinions entre les moins de 25 ans et leurs

aînés. Les principaux sujets traités sont les suivants : les différences entre l'expérience linguistique des Francophones et celle des Anglophones; les attitudes quant à l'utilité de connaître ou d'étudier l'autre langue officielle; la compréhension du concept de « langue officielle »; l'appui aux services offerts dans la langue de la minorité; et les conséquences sur le plan de la politique linguistique du récent changement d'attitudes.

#### Contextes régionaux

Les attitudes des jeunes Francophones et Anglophones ne peuvent s'analyser qu'à la lumière de leur expérience linguistique particulière. Le Francophone, même dans la région la plus unilingue du Québec, est bien conscient que le français est une langue minoritaire sur le continent nord-américain, et que l'anglais prédomine à l'extérieur de la province. Pour sa part, le jeune Canadien de l'extérieur du Québec dont l'anglais est la langue maternelle ou qui vit dans une communauté anglophone a beaucoup moins de rapports avec le français. A quelques exceptions près, notamment dans certaines régions du Nouveau-Brunswick, du Manitoba et de l'Ontario, le français ne fait pas partie de la vie quotidienne au Canada anglais.

Comme on pouvait s'y attendre, les données du sondage reflètent fidèlement la fréquence des contacts avec l'autre langue officielle. Celle-ci est beaucoup plus élevée chez les Francophones : 52 p. 100 d'entre eux ont déclaré avoir un contact avec l'autre langue « presque tous les jours » ou « une ou deux fois par semaine », comparativement à 21 p. 100 chez les Anglophones (tableau 1).

Cependant, même à cet égard, on distingue nettement des signes de changement, notamment chez les Anglophones. Ainsi, les contacts avec l'autre langue sont plus fréquents chez les 15 à 24 ans, et ce dans les deux groupes. En règle générale, la fréquence des contacts est inversement proportionnelle à l'âge. Ce phénomène est particu-

TABLEAU 1

Contacts avec l'autre langue officielle :  
pourcentage de chaque groupe d'âge ayant  
répondu « presque tous les jours » ou « une  
ou deux fois par semaine ».

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	64	26	35
25-34	55	23	31
35-40	53	21	28
41-49	55	19	30
50 +	37	16	21
Moyenne	52	21	29

Question : Mis à part les cours de (l'autre langue officielle)  
à l'école, à peu près à quelle fréquence entendez-vous  
(l'autre langue officielle) autour de vous ?

Les contacts avec l'autre langue  
sont plus fréquents chez les 15 à  
24 ans, et ce dans les deux groupes  
linguistiques.

lièrement marqué chez les Anglo-  
phones : si l'on compare deux  
groupes d'âge adjacents, on trouve  
inmanquablement un écart de  
deux ou trois points au profit des  
plus jeunes. Bien que minime,  
cette différence n'en est pas moins  
révélatrice. La même chose se pro-  
duit chez les Francophones, mais  
d'une façon moins systématique.

Comment expliquer ces tenden-  
ces ? Les données brutes n'apportent  
aucune réponse simple. Si les  
Anglophones de 15 à 24 ans ont  
des contacts plus fréquents avec le  
français, il reste que seulement  
26 p. 100 d'entre eux ont déclaré  
entendre parler français dans leur  
collectivité au moins une fois par  
semaine. Or, même chez les Fran-  
cophones les plus âgés, les contacts  
avec l'autre langue sont beaucoup  
plus fréquents, ce qui semble  
confirmer l'opinion reçue selon  
laquelle les Québécois ne peuvent  
échapper à l'omniprésence de  
l'anglais.

Le fait que les jeunes Franco-  
phones aient des contacts plus  
fréquents avec l'anglais peut sans  
doute s'expliquer par leur style de  
vie. Il est bien connu que la majo-  
rité des cinéphiles se recrutent  
parmi les jeunes, qui sont égale-  
ment des consommateurs assidus  
des productions de la culture  
populaire, tels les disques et les  
vidéos, lesquels sont majoritaire-  
ment en langue anglaise.

Les différences entre les groupes  
d'âge, aussi bien chez les Franco-

phones que chez les Anglophones,  
peuvent également être attribua-  
bles au nombre d'années consa-  
crées à l'étude de la langue  
seconde. On pourrait poser comme  
hypothèse que la « sensibilisation à  
l'autre langue officielle », c'est-à-  
dire la tendance à remarquer  
l'autre langue lorsqu'elle est parlée  
dans un milieu donné, est propor-  
tionnelle à la connaissance de cette  
langue; cela correspondrait aux  
données recueillies dans les deux  
groupes (non reproduites ici). Tan-  
dis que le nombre d'années  
consacrées à l'apprentissage de la  
langue seconde décroît avec l'âge  
chez les Anglophones, il est rela-  
tivement constant chez les Franco-  
phones de moins de 50 ans, mais il  
chute abruptement chez les plus  
vieux. L'usage répandu de l'anglais  
en milieu de travail au Québec a  
largement contribué à sensibiliser  
les Francophones de moins de  
50 ans à cette langue. Par contre,  
chez les plus de 50 ans, on compte  
nombre de retraités qui ont, de ce  
fait, moins de contacts avec  
l'anglais.

#### Le français, l'anglais et les « langues officielles »

Depuis une vingtaine d'années, la  
politique linguistique nationale a  
fortement influencé l'attitude des  
Canadiens à l'égard des langues  
officielles, comme l'indiquent clai-  
rement les divergences d'opinions  
entre les groupes d'âge quant à  
l'utilité de connaître l'autre langue.

On peut tirer des conclusions fort  
instructives sur la réaction des  
Canadiens à la politique linguis-  
tique nationale et à sa mise en  
œuvre en comparant leurs répon-  
ses à diverses questions. Lorsqu'on  
leur demande, de façon *abstraite*,  
leur avis sur les responsabilités des  
pouvoirs publics en cette matière,  
ils se montrent plutôt réservés,  
voire même défavorables. Par  
contre, aux questions *personnelles et  
directes* sur l'utilité du français ou  
de l'anglais en tant que langues  
secondes, les réponses sont beau-  
coup plus favorables. Les Cana-  
diens de tous âges semblent donc  
avoir accepté l'idée que le bilin-  
guisme fait partie intégrante de

Les Canadiens de tous âges  
semblent avoir accepté l'idée que le  
bilinguisme fait partie intégrante  
de l'avenir de notre pays, mais  
nombre d'entre eux comprennent  
encore mal la notion de « langue  
officielle ».

l'avenir de notre pays, mais nombre d'entre eux comprennent encore mal la notion de « langue officielle ».

Est-il utile de connaître l'autre langue officielle ? Les réponses à cette question semblent découler des réalités du contexte linguistique. Les Francophones sont deux fois plus nombreux que les Anglophones (tableau 2a) à répondre que cela leur est présentement « très utile » ou « assez utile » (69 p. 100 contre 31 p. 100). Mais c'est chez les jeunes, Francophones et Anglophones confondus, que ce pourcentage est le plus élevé. Encore une fois, la relation entre l'âge et le fait de reconnaître l'utilité de la langue seconde est évidente dans les deux groupes linguistiques, mais particulièrement chez les Anglophones.

**TABLEAU 2**  
**Utilité de parler l'autre langue officielle.**

**2a. Utilité de savoir parler l'autre langue officielle présentement : pourcentage de chaque groupe d'âge ayant répondu « très utile » ou « assez utile ».**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	82	44	53
25-34	72	33	43
35-40	60	34	39
41-49	68	27	39
50 +	59	20	29
Moyenne	69	31	40

Question : Dans quelle mesure le fait de parler (l'autre langue officielle) vous serait utile présentement ?

**2b. Utilité de savoir parler l'autre langue officielle à l'avenir : pourcentage de chaque groupe d'âge ayant répondu « très utile » ou « assez utile ».**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	90	58	66
25-34	80	46	55
35-40	70	46	51
41-49	75	35	47
50 +	61	22	32
Moyenne	75	41	49

Question : En pensant à l'avenir, disons dans dix ans environ ; selon vous, dans quelle mesure vous sera-t-il alors utile de savoir parler (l'autre langue officielle) ?

Les jeunes ne sont pas les seuls à considérer le bilinguisme comme un élément essentiel à l'avenir du Canada. Leurs parents et grands-parents sont manifestement du même avis, comme en témoignent leurs réponses aux questions concernant les jeunes eux-mêmes. En effet, 80 p. 100 des Anglophones et 99 p. 100 des Francophones estiment que le bilinguisme est « très important » ou « moyennement important » pour la réussite d'un jeune Canadien (tableau 3a). En comparaison, seulement 41 p. 100 des Anglophones et 75 p. 100 des Francophones croient que la connaissance de l'autre langue leur sera *personnellement* utile dans l'avenir (tableau 2b). Par ailleurs, les pourcentages de Francophones et d'Anglophones qui croient que le français et l'anglais devraient être des matières obligatoires dans toutes les écoles canadiennes sont très élevés, soit 94 et 66 p. 100 respectivement (tableau 3b). Enfin, les opinions quant à l'utilité de l'enseignement de la langue seconde ne semblent pas être fonction de l'âge, ce qu'on peut sans doute attribuer encore une fois à la politique linguistique nationale. Les parents et grands-parents des deux groupes linguistiques accordent autant d'importance au bilinguisme chez les jeunes que les jeunes eux-mêmes. Bref, indépendamment du rôle qu'ils attribuent à la langue seconde dans leur propre vie, les Canadiens de tous âges semblent avoir accepté que le bilinguisme fait partie intégrante de l'avenir de notre pays.

Les grandes tendances en ce qui concerne le bilinguisme et son utilité peuvent être résumées ainsi : les Francophones du Québec sont plus intéressés que les Anglophones des autres provinces à apprendre les deux langues; au Québec, cet intérêt est marqué dans tous les groupes d'âge. Les jeunes Anglophones sont plus réceptifs à l'enseignement du français que leurs parents et grands-parents; cependant, leurs aînés croient fermement en l'utilité pour les jeunes d'apprendre le français.

Les parents et les grands-parents des deux groupes linguistiques accordent autant d'importance au bilinguisme chez les jeunes que les jeunes eux-mêmes.

TABLEAU 3

Utilité pour les jeunes de savoir parler l'autre langue officielle.

3a. Rôle du bilinguisme dans la réussite d'un jeune Canadien : pourcentage de chaque groupe d'âge ayant répondu «très important» ou «moyennement important»

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	98	78	83
25-34	99	78	83
35-40	100	82	86
41-49	99	84	89
50 +	99	80	85
Moyenne	99	80	84

Question : A votre avis, dans quelle mesure est-ce important de pouvoir parler et l'anglais et le français pour un jeune qui veut réussir au Canada de nos jours?

3b. Enseignement obligatoire des deux langues officielles : pourcentage des répondants de chaque groupe d'âge en faveur de cette mesure.

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	93	70	76
25-34	93	67	74
35-40	91	69	73
41-49	95	63	72
50 +	95	63	71
Moyenne	94	66	73

Question : Le français et l'anglais devraient-ils être des matières obligatoires dans toutes les écoles canadiennes?

Étant donné que la répartition démographique des deux groupes linguistiques n'a guère changé, ces signes d'un soutien accru au bilinguisme sont des plus prometteurs.

On pourrait s'attendre à ce que ces attitudes se traduisent par un appui à la politique linguistique. Mais si les données indiquent clairement que les Canadiens approuvent la prestation de services dans les deux langues officielles, elles laissent également entendre que la nature même du débat ne contribue guère à mobiliser, voire à sensibiliser la population.

Les réponses à la première question posée (tableau 4) donnent une bonne idée de la perception qu'ont les Canadiens de la politique linguistique nationale. Avant que les répondants n'aient été influencés par les autres questions, on leur demandait d'entrée de jeu de répondre à celle-ci : « Quelle est la

langue ou quelles sont les langues désignées par le terme "langue officielle du Canada" ? » Il s'agissait en fait de voir si les répondants reconnaissaient l'expression clé servant à décrire la politique linguistique dans les publications gouvernementales. Devant cette notion abstraite, moins de la moitié des Anglophones interrogés (42 p. 100) ont répondu correctement. Le taux de réussite était plus élevé chez les Francophones (63 p. 100), mais non moins décevant. Manifestement, le public canadien s'intéresse peu aux grands débats théoriques.

L'avenir est cependant prometteur. Chez les Anglophones, la proportion de bonnes réponses est étroitement liée à l'âge; dans le groupe des 15 à 24 ans, 54 p. 100 ont correctement identifié le français et l'anglais comme langues officielles. Ce pourcentage décroît avec l'âge pour atteindre un faible 33 p. 100 chez les plus de 50 ans. L'écart le plus important (9 points) se trouve entre les 15 à 24 et les 25 à 34 ans. Cependant, le taux de réussite des jeunes Anglophones rejoint à peine celui des Francophones plus âgés, tandis qu'il atteint 69 p. 100 chez les jeunes Francophones.

TABLEAU 4

Désignation du français et de l'anglais comme «langues officielles» du Canada : pourcentage de réponses correctes dans chaque groupe d'âge.

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	69	54	58
25-34	67	45	50
35-40	61	42	46
41-49	62	39	46
50 +	55	33	38
Moyenne	63	42	48

Question : Quelle est la langue ou quelles sont les langues désignées par le terme «langue officielle du Canada»?

Mais que la population saisisse bien ou mal la notion de « langue officielle » n'a peut-être pas tant d'importance à long terme. Les attitudes à l'égard de l'autre langue et de ses locuteurs sont des indices beaucoup plus révélateurs. Après

tout, il n'est pas besoin de comprendre pleinement cette notion pour sympathiser avec les minorités.

**Appui aux services dans la langue minoritaire**  
Quelle est l'attitude des Canadiens face à la politique linguistique nationale ? Comment réagissent-ils lorsqu'il s'agit non pas d'apprentissage des langues, mais de droits linguistiques ? Si l'on en croit les conclusions du sondage, nous allons vers un nouveau consensus linguistique, dont les jeunes sont les premiers artisans.

*Le Canada anglais a toujours été quelque peu réticent à accorder son appui à la politique linguistique, notamment en ce qui a trait aux droits des minorités. Pourtant, l'attitude des jeunes Anglophones à cet égard est presque identique à celles des Francophones de tous âges.*

Le Canada anglais a toujours été quelque peu réticent à accorder son appui à la politique linguistique, notamment en ce qui a trait aux droits des minorités. Pourtant, l'attitude des jeunes Anglophones à cet égard est presque identique à celle des Francophones de tous âges. En cela, ils se distinguent nettement de leurs parents et grands-parents.

Le sondage comportait deux types de questions visant à mesurer l'appui accordé aux services dans la langue de la minorité. Comme on pouvait s'y attendre, le soutien est généralement plus faible lorsqu'on évoque la question théorique du droit des minorités d'être servies dans leur langue par le gouvernement fédéral, le gouvernement de la province du répondant ou le secteur privé (tableau 5). Par contre, les réponses sont plus favorables lorsqu'il s'agit de services précis tels les bureaux de poste, les hôpitaux et les grands magasins (tableau 6).

*La dualité linguistique du pays est maintenant largement acceptée. Les Francophones de tous âges continuent d'appuyer le bilinguisme comme ils l'ont toujours fait, tandis que les Anglophones se font de plus en plus à cette idée.*

En général, les Francophones sont beaucoup plus favorables aux services dans la langue de la minorité, comme en témoignent leurs réponses aux questions à ce sujet. En leur qualité de minorité linguistique nationale, ils n'hésitent pas à reconnaître les droits des Anglo-Québécois. Comme cet appui est constant dans tous les groupes d'âge, rien ne laisse supposer qu'il diminuera d'une génération à l'autre.

Chez les Anglophones, cependant, l'appui accordé aux droits des minorités est directement relié à l'âge, et ce pour les sept questions. Encore une fois, ce sont les jeunes de 15 à 24 ans qui se montrent les plus favorables : on constate un écart de 20 à 30 points entre leurs réponses et celles des plus de 50 ans. Il semble donc que les jeunes Anglophones partagent sensiblement les mêmes vues que les Francophones; pour les trois questions les plus abstraites (tableau 5),

**TABLEAU 5**  
**Services dans la langue de la minorité selon le prestataire de service.**

**5a. Services offerts par le gouvernement fédéral : pourcentage de répondants en faveur de services bilingues.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	88	84	85
25-34	87	74	77
35-40	91	65	70
41-49	89	64	71
50 +	87	57	65
Moyenne	88	69	74

Question : Lorsqu'il s'agit d'offrir des services au public, quelle est la langue, ou quelles sont les langues, que le gouvernement fédéral devrait utiliser ?

**5b. Services offerts par le gouvernement provincial : pourcentage de répondants en faveur de services bilingues.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	71	68	69
25-34	70	57	61
35-40	72	49	54
41-49	66	45	51
50 +	73	42	50
Moyenne	71	53	57

Question : Lorsqu'il s'agit d'offrir des services au public, quelle est la langue, ou quelles sont les langues, que le gouvernement de (la province de l'entrevue) devrait utiliser ?

**5c. Services offerts par le secteur privé : pourcentage de répondants en faveur de services bilingues.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	72	66	68
25-34	74	47	54
35-40	76	39	47
41-49	70	40	49
50 +	77	33	44
Moyenne	74	46	53

Question : Lorsqu'il s'agit d'offrir des services au public, quelle est la langue, ou quelles sont les langues, que les entreprises de (la province de l'entrevue) devraient utiliser ?

**TABLEAU 6**

**Services dans la langue de la minorité selon le type de service.**

**6a. Enseignement dans la langue de la minorité : pourcentage des répondants favorables.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	91	83	85
25-34	86	71	75
35-40	87	68	72
41-49	82	65	70
50 +	88	56	64
Moyenne	87	68	73

Question : Les (membres de la minorité de langue officielle) de (la province de l'entrevue) devraient-ils avoir le droit de faire instruire leurs enfants dans leur propre langue?

**6b. Services hospitaliers dans la langue de la minorité : pourcentage des répondants favorables.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	90	81	83
25-34	89	66	72
35-40	89	61	66
41-49	85	62	69
50 +	90	53	62
Moyenne	89	65	71

Question : Les (membres de la minorité de langue officielle) de (la province de l'entrevue) devraient-ils avoir le droit de recevoir des services hospitaliers dans leur propre langue?

**6c. Services des postes dans la langue de la minorité : pourcentage des répondants favorables.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	88	75	78
25-34	84	56	63
35-40	87	53	60
41-49	78	50	58
50 +	83	41	51
Moyenne	84	55	62

Question : Les (membres de la minorité de langue officielle) de (la province de l'entrevue) devraient-ils avoir le droit d'être servis dans leur propre langue lorsqu'ils achètent des timbres au bureau de poste?

**6d. Services dans la langue de la minorité dans les grands magasins : pourcentage des répondants favorables.**

	Français	Anglais	Ensemble des répondants
15-24	83	58	64
25-34	82	40	51
35-40	83	37	46
41-49	72	32	44
50 +	83	31	44
Moyenne	81	40	51

Question : Les (membres de la minorité de langue officielle) de (la province de l'entrevue) devraient-ils avoir le droit d'être servis dans leur propre langue dans un grand magasin?

l'écart moyen n'est que de 4 points entre les réponses des 15 à 24 ans des deux groupes linguistiques, les Francophones marquant une légère avance. Si les différences sont un peu plus prononcées dans le cas de services précis (tableau 6), la tendance générale reste la même.

**Que nous réserve l'avenir ?**

Dans l'ensemble, cette première analyse des données du sondage mené par Réalités canadiennes permet de dresser un bilan positif des attitudes à l'égard des langues officielles. Si la politique linguistique n'a pas modifié le poids relatif du français et de l'anglais au Canada, elle n'en a pas moins influencé sensiblement l'opinion publique. La dualité linguistique du pays est maintenant largement acceptée. Les Francophones de tous âges continuent d'appuyer le bilinguisme comme ils l'ont toujours fait, tandis que les Anglophones se font de plus en plus à cette idée. Dans une forte proportion, ils reconnaissent maintenant le droit des Francophones de recevoir les principaux services dans leur langue, et acceptent le fait que leur pays est appelé à devenir de plus en plus bilingue. En particulier, les grandes orientations de la politique linguistique au cours des vingt dernières années semblent avoir fortement influencé les attitudes des jeunes Anglophones : ils acceptent maintenant sans réserve la dualité linguistique du Canada.

Bien sûr, lorsqu'on parle de politique linguistique, on ne doit pas penser uniquement à celle du gouvernement fédéral. Plusieurs des provinces à majorité anglophone ont également mis en œuvre d'importants programmes destinés à accroître les services offerts au public en français. Au chapitre de l'éducation, la coopération fédérale-provinciale a permis d'inscrire le droit à l'enseignement dans la langue de la minorité dans la *Charte canadienne des droits et libertés* (et ce malgré la décision du gouvernement du Québec de ne pas souscrire à l'esprit et à la lettre des amendements constitutionnels). En

règle générale, les diverses mesures prises par les pouvoirs publics de tout le pays ont permis de donner une plus grande place au français dans la vie des Canadiens.

Et il semble bien que les jeunes Anglophones soient disposés à aller encore plus loin. La plupart des répondants du groupe des 15 à 24 ans n'ont pas participé à des programmes d'immersion en français à l'école primaire, ces derniers ne s'étant répandus qu'à la fin des années 70 et au début des années 80. Or si leur attitude à l'égard de l'autre langue officielle est des plus favorables, il y a tout lieu de croire que celle de la prochaine génération, les moins de 15 ans, le sera encore davantage.

Il se pourrait bien sûr que l'engouement des jeunes pour les langues officielles ne soit que passerager, et qu'il disparaisse avec l'âge. On pourrait même croire qu'un unilinguisme omniprésent, réfractaire à toutes les bonnes intentions révélées par ce sondage, transforme leur enthousiasme en désillusion. Mais au-delà d'une interprétation stricte des données, nous ne pouvons nous empêcher de garder confiance. A notre avis, il y a de grandes chances pour que ces jeunes conservent en vieillissant les mêmes attitudes à l'égard des langues officielles. Il est généralement reconnu que les attitudes fondamentales se forment à l'adolescence et au début de l'âge adulte, et qu'elles ne changent que très lentement par la suite. Si tel est le cas, les dirigeants doivent cesser de craindre les retours de manivelle et s'employer à accélérer le rythme de la réforme de notre régime linguistique.

---

« Dans l'ensemble, ces jeunes auteurs paraissent étonnamment unanimes quant à leurs buts : presque sans exception, ils recherchent la paix, l'harmonie et l'égalité linguistiques. Quant à ceux qui imaginent un avenir de violence et de conflits, ils n'approuvent certes pas ce dénouement. »

## Des jeunes de paroles

JEAN-PAUL L'ALLIER  
KENNETH D. McRAE

On nous a demandé d'analyser, d'un point de vue socio-politique, les 20 œuvres gagnantes du concours, les 12 textes retenus pour publication ainsi qu'une sélection de citations tirées d'une centaine d'autres, afin de voir comment ces jeunes perçoivent leur pays, leurs concitoyens et spécialement leur milieu linguistique.

Nous nous sommes rapidement rendu compte que les textes en question ne constituaient pas vraiment un échantillon représentatif des idées de tous les jeunes Canadiens, et qu'il ne fallait pas les analyser comme tels. Tout d'abord, par le fait même de leur participation, les concurrents manifestaient un degré de sensibilisation à la question linguistique que ne partagent pas nécessairement tous leurs pairs.

La preuve en est que tant au Québec que dans les provinces anglophones, la proportion de textes soumis dans la langue de la minorité était supérieure à ce que la répartition démographique permettait d'attendre. En effet, 31 p. 100 des textes nous venant du Québec étaient rédigés en anglais, tandis que 12 p. 100 de ceux provenant des provinces anglophones étaient en français. La proportion des textes français était même nettement plus élevée dans certaines provinces : 15 p. 100 en Saskatchewan, 29 p. 100 au Manitoba et 56 p. 100 au Nouveau-Brunswick.

Autre aspect à signaler : les œuvres primées et celles choisies pour publication n'étaient pas nécessairement représentatives — quant au contenu et au point de vue de leur auteur — de l'ensemble des textes soumis. Il s'agissait donc d'une sélection d'œuvres de jeunes gens lucides, motivés et capables de s'exprimer avec aisance. D'aucuns prétendront que ces jeunes auteurs seront parmi les leaders d'opinion et les chefs intellectuels de demain; aussi ne faudrait-il pas les considérer comme de fidèles porte-parole des jeunes Canadiens en général, ou même des participants au concours. Après tout, Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas remporté le prix de l'Académie de Dijon précisément en remettant en question les idées de son époque ?

L'analyse de ces textes se heurte à trois grands obstacles. Premièrement, la non-représentativité des œuvres étudiées ne permet pas d'entreprendre une analyse quantitative valable. Deuxièmement, la grande diversité des sujets explorés, qui reflète la nature même du Canada, rend extrêmement difficile toute généralisation. Enfin, rappelons qu'il s'agissait d'un concours d'œuvres de *fiction*. Or l'appareil analytique de la sociologie est parfois impuissant devant l'imagination de l'artiste. Comme l'exprimait un des juges avec beaucoup de pertinence : « C'est dans les pires textes que les thèmes étaient présentés le plus clairement... une prose raffinée tend à être ambiguë et à jouer sur plusieurs niveaux à la fois. » Nous en convenons. Dans les meilleurs textes, très souvent, la position de l'auteur n'est ni simple ni évidente, tout élément didactique étant subtilement camouflé.

Malgré ces contraintes, il nous est possible d'extraire de ces textes les réflexions, les images, les perceptions de ces jeunes Canadiens, et de les analyser en fonction des vues et des valeurs qu'elles traduisent. Une telle analyse comporte inévitablement une part de subjectivité. Aussi avons-nous convenu dès le départ d'examiner les œuvres indépendamment l'un de l'autre, de notre point de vue personnel — celui d'un Francophone et celui d'un Anglophone — sans savoir jusqu'à quel point nos analyses allaient coïncider ou se chevaucher.



Ministre des Communications, puis des Affaires culturelles du Québec entre 1970 et 1976, M<sup>e</sup> Jean-Paul L'Allier dirige présentement un cabinet d'experts-conseils spécialisé dans l'évaluation de projets et de programmes.

#### Commentaire de M<sup>e</sup> Jean-Paul L'Allier

C'est manifestement en toute candeur qu'un nombre impressionnant de jeunes ont accepté, à l'invitation du Commissaire aux langues officielles, de confier à des œuvres de fiction ou à des poèmes le soin d'exprimer les craintes, les tiraillements, les joies et les espoirs qui accompagnent leur vie dans un Canada bilingue.

Qu'ils aient été guidés par leur professeur ou encouragés par leurs parents à se mettre en valeur, ou encore qu'ils aient simplement été attirés par l'occasion qui leur était offerte de participer à un concours, ces jeunes auteurs étaient à n'en pas douter plus sensibles que la majorité de leurs pairs aux questions linguistiques et culturelles qui se posent à eux et à leur pays.

S'il ne faut pas accorder à l'analyse de leurs textes, même des meilleurs, la valeur d'une recherche scientifique ou d'un sondage, il faut cependant reconnaître que les situations que les jeunes ont dépeintes, mêlant le réel et l'imaginaire, ressemblent étrangement aux réalités que décrivent avec précision les études les plus sérieuses et les analyses les plus poussées.

Parmi les principales valeurs qui imprègnent leurs créations, je relève pour ma part les suivantes : la soif de connaître et de découvrir, le besoin de fraternité et de paix, le vague désir de ne pas faire les choses à la manière de leurs parents, l'acceptation d'un pays à la fois immense et simple, qui se réduit à deux grandes entités culturelles les plus souvent parallèles.

Dans leurs propos, les jeunes sont plus catégoriques que sévères. Ils donnent la chance aux coureurs même lorsqu'ils constatent, avec une lucidité naïve, qu'il y a peu d'espoir de réaliser leurs objectifs personnels ou ceux qu'ils partagent avec d'autres.

#### Les perceptions des Francophones

Pour les Francophones hors du Québec, la valeur du bilinguisme ne fait aucun doute; il mérite qu'on en fasse la promotion et qu'on le défende. Mais pour eux, être bilingue, ce n'est pas simplement apprendre l'anglais; c'est plutôt faire les efforts nécessaires pour mettre en valeur la langue française, pour ne pas l'oublier, voire même pour la réapprendre.

Dans leurs textes, ces jeunes n'ont guère abordé la dimension politique du problème, ni même l'ensemble des contraintes qu'ils doivent subir quotidiennement.

Pour eux comme pour leurs compatriotes francophones du Québec, le bilinguisme est d'abord une question d'épanouissement et de développement économique,



Le professeur Kenneth D. McRae enseigne les sciences politiques à l'Université Carleton, à Ottawa. Directeur de recherches à la Commission B.B., il se consacre maintenant à l'étude des sociétés multilingues, dont le Canada.

#### Commentaire du professeur McRae

Commençons par féliciter ces jeunes auteurs. Nous avons trouvé dans leurs textes d'excellents éléments : des poèmes ou des passages qui nous ont touchés et dont nous sommes restés imprégnés, comme les images peut-être un peu frustes mais puissantes de Graham Finlay dans *La Langue québécoise*; des personnages qui ont continué à vivre bien longtemps dans notre esprit, comme *Darryl* (Ieva Grants) ou *Pépère* (Francis Thompson); des fables amusantes, telle *Au merveilleux pays des Shacks*, de Patrick Bronsard; des essais très sérieux qui jettent un regard pénétrant sur les anomalies et les déséquilibres de la scène linguistique canadienne; ou encore des jeux de mots savoureux, comme celui de Dean Hassan qui parle avec ironie de « These two enigmatic peoples of the Dysropean proto-culture ».

Plus on avance dans la lecture des œuvres, plus on se rend compte que la plupart d'entre elles peuvent se classer en deux grandes catégories. La première regroupe les textes où il est surtout question du dilemme de l'individu face à la nécessité ou à la possibilité de communiquer quand on maîtrise mal la langue de son interlocuteur. La seconde catégorie englobe les œuvres qui portent sur le milieu social et qui mêlent des valeurs sociales et culturelles différentes ou étrangères. Les auteurs de ces textes se préoccupent moins de la langue ou de la communication en soi que des changements d'opinions ou d'attitudes qui peuvent résulter des contacts humains.

#### Le bilinguisme individuel

Nombre d'auteurs ont fait état des multiples difficultés qu'il faut surmonter pour devenir bilingue. Ils évoquent de façon bien sentie la peine, l'effort, l'ennui interminable des cours de langue seconde, la honte ou le ridicule ressentis après un échec. Certains personnages, ayant échoué au moment critique, traînent des complexes insurmontables; d'autres réussissent en fin de compte à vaincre les obstacles, et triomphent à force de détermination. Manifestement, ces difficultés nourrissent et exacerbent le fameux complexe d'infériorité des Canadiens. Elles tendent aussi à détourner l'attention du contenu du message en faveur des problèmes d'expression. Par contre, la maîtrise des deux langues est habituellement associée dans ces textes à la confiance en soi et à la réussite sociale.

Aussi bien dans les œuvres de fiction que dans les essais, on reconnaît volontiers les avantages du bilinguisme, particulièrement sur le plan économique. Presque tous les auteurs voient le bilinguisme individuel comme un moyen plutôt qu'une fin, comme une

(J.P. L'Allier)

quand ce n'est pas tout bonnement une question de survie. C'est ce qu'ils illustrent abondamment dans leurs textes, soulignant à l'occasion comment la situation de minoritaire a pu empêcher leurs parents ou leurs proches de prendre toute la place qui leur revenait. Manifestement, ils ne veulent pas avoir à subir le même sort.

Cependant, la nature même du Canada ainsi que la place du Québec dans l'ensemble du pays ne sont pas pour autant remises en cause.

Rose-Marie Lafrance, une jeune institutrice de 22 ans établie à Verdun, au Québec, est allée enseigner le français à Winnipeg pendant deux ans. Étant née dans la région du Saguenay - Lac-Saint-Jean, elle n'avait jamais eu à se préoccuper des problèmes soulevés par la dualité canadienne. De son propre aveu, le sort des minorités francophones de l'Ontario et du Manitoba lui importait peu.

Aussi n'avait-elle avant son départ qu'une vague idée de ce que pouvait représenter le fait d'appartenir à une minorité culturelle. « Aujourd'hui, écrit-elle, je le sais et je constate, non sans tristesse, que les Francophones résidant à l'extérieur du Québec se dirigent lentement vers l'assimilation. »

Elle ajoute qu'au Québec, et tout particulièrement à Montréal, « la minorité de langue anglaise se veut dynamique, visible et revendicatrice à ses heures. En comparaison, les Francophones de Saint-Boniface m'apparaissent discrets et effacés. »

Pourtant, les propos de Rose-Marie sont sans amertume. Elle rapporte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a perçu, cette réalité que beaucoup d'autres jeunes ont exprimée à leur manière, plus ou moins clairement.

Être Francophone minoritaire en dehors du Québec, du nord de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick, c'est vivre une vie difficile, c'est payer quotidiennement un prix élevé : choisir entre assumer ce que l'on est, ou alors s'intégrer à la majorité en espérant tout de même que les lois, la Constitution et les pouvoirs publics feront leur part pour freiner l'assimilation.

Les Québécois francophones, de leur côté, ne s'expriment pas de la même façon que la génération qui les a précédés. Le projet national d'un pays à bâtir n'est plus leur préoccupation première.

La langue et la culture ne sont pas tout. Dans une société qui pousse à la consommation, où les objectifs qui prévalent sont la qualité de la vie et celle de l'environnement, les jeunes Francophones du Québec, tout comme leurs homologues des provinces anglophones, sont pragmatiques et réalistes. Sans être défaitistes, ils font le choix de vivre convenablement plutôt que de défendre des positions et des principes que « le nombre ne permet plus ».

(K.D. McRae)

ressource susceptible de rapporter des gains matériels. L'histoire des trois cadeaux du génie est fort révélatrice à cet égard : les palais peuvent être détruits, l'or volé, mais les avantages du bilinguisme sont nombreux et durables :

Je sais communiquer,  
J'ai un poste régulier,  
Je me fais bien payer,  
J'ai été fortunée.  
(Michelle Morra)

Ces quelques lignes éloquentes ne sont qu'un exemple parmi bien d'autres.

Si les auteurs francophones accordent plus d'importance aux avantages matériels du bilinguisme, c'est qu'ils ont l'impression — tout à fait justifiée — que la société canadienne n'offre pas les mêmes chances à tous. Les Anglophones reconnaissent également la valeur économique du bilinguisme, mais d'une façon un peu différente; ils y voient une façon d'élargir leurs perspectives de carrière à l'échelon national et international. Outre l'aspect économique, mais à un degré moindre, les jeunes considèrent aussi le bilinguisme comme un atout culturel, un moyen d'épanouissement personnel, une façon de communiquer avec leurs concitoyens, un passeport international, une voie menant à l'amitié entre les Canadiens. Pour certains Anglophones, le bilinguisme individuel est aussi une solution au problème de l'identité canadienne; en parlant une autre langue, ils se sentent différents de leurs voisins américains, et même supérieurs à eux. Par contre, ceux qui critiquent le bilinguisme officiel font valoir que la connaissance de l'autre langue est devenue pratiquement obligatoire pour entrer à l'université, dans la fonction publique ou en droit. Lorsqu'ils traitent des immigrants allophones, les auteurs considèrent que le bilinguisme officiel peut fort bien s'accommoder du maintien de la langue ancestrale. Ils évoquent encore une fois la possibilité de gains matériels (*Ils sont venus de loin...*, d'Ingrid Mazzla).

Chez certains auteurs, d'une imagination fertile, la compétence linguistique est le fruit d'une intervention surnaturelle. Le génie qui confère le don du bilinguisme (Michelle Morra), le livre qui contient la clé secrète de toutes les langues du monde (Michel Desmarais), le gène du bilinguisme introduit dans le système d'approvisionnement en eau (Rina Lee), tout cela semble traduire indirectement la difficulté de devenir bilingue. Est-ce pur hasard si ces trois textes ont été présentés par des jeunes Francophones ? Qu'ils recourent ainsi à des solutions « magiques » ne traduirait-il pas leur sentiment de porter un fardeau linguistique plus lourd ? Bien d'autres éléments viennent confirmer l'hypothèse selon laquelle Francophones et Anglophones ne subissent pas la même pression sur le plan linguistique. Pour les premiers, le bilinguisme individuel apparaît le plus souvent comme

(J.P. L'Allier)

Pour eux, la dimension économique l'emporte; et le succès individuel passe par une bonne connaissance de l'autre langue, la langue pratique, la langue inévitable.

#### Les vues des Anglophones

Par ailleurs, la plupart des jeunes participants anglophones accordent à l'apprentissage de la langue française une valeur avant tout culturelle; ils y voient l'un des principaux éléments qui nous distinguent des États-Unis, en même temps qu'une possibilité d'établir de meilleurs contacts avec d'autres communautés de langue française ailleurs dans le monde.

Il n'est pas exagéré de dire que les Canadiens anglophones vivant hors du Québec voient dans la langue française quelque chose d'exotique. S'ils parlent le français, c'est que l'un de leurs parents le parlait ou que la famille a beaucoup voyagé à l'étranger, ou encore c'est un choix culturel correspondant à des aptitudes d'apprentissage linguistique; sans jamais être une nécessité. Cette perception, qui les distingue de leurs compatriotes francophones, marquera de toute évidence leurs comportements futurs.

Quant aux Anglo-Québécois, ils se définissent à la fois comme minorité active au sein de la majorité francophone du Québec, et comme prolongement, au Québec, de la majorité canadienne.

Ils ne disent pas, comme Colin Lynch de Toronto : « Quand je parle français et que j'entends ma voix et celle de celui qui me répond, je perçois un peu le mystère du moment, comme une chandelle qui s'allume dans une immense nuit. » Pour eux, être Anglophone au Québec, c'est avoir à surmonter plusieurs difficultés quotidiennes : celle d'être Québécois mais de n'être pas Francophone et celle, vue de l'extérieur, d'être Anglophone mais de vivre dans un Québec francophone.

Ils sont cependant optimistes, car ils voient le bilinguisme progresser chez les Francophones à un rythme égal ou même plus rapide que l'apprentissage du français chez leurs compatriotes anglophones.

Sont-ils conscients d'être la minorité linguistique la mieux organisée, la mieux équipée, la plus apte non seulement à survivre mais à se développer ? Rien n'est moins sûr.

Un pays bilingue ? Oui certes, tout le monde en accepte le principe et très peu s'y opposent dans les faits. Mais le militantisme qui caractérisait les années 60 et 70 a complètement disparu, à tout le moins sur le plan social et politique.

Bien sûr, les plus âgés parmi les participants tiennent un discours un peu plus politisé que leurs benjamins, mais ce n'est rien en comparaison de ce qui se passait au Canada il y a à peine 10 ou 20 ans.

(K.D. McRae)

un luxe, un enrichissement, une prime culturelle (qui comporte en plus des avantages économiques); pour les seconds, il représente un fardeau, une dure nécessité, le prix à payer pour accéder à une carrière d'élite (prix que la plupart des personnages francophones présentés dans les œuvres semblent néanmoins disposés à payer).

Si certains concurrents cherchent des solutions dans l'imaginaire, d'autres se réfugient dans le romantisme. Un thème fréquent dans les nouvelles et les poèmes est la capacité, surtout chez les jeunes, de surmonter les difficultés que pose la communication en deux langues par le biais de l'amour, de l'attrait sexuel ou simplement de l'amitié. La communication peut dès lors s'établir, malgré les différences de langue :

Words we did not really need,  
And yet, because we cared, we tried to learn.  
(Shelina Kassam)

Pareilles situations, comme je le signalais précédemment, mettent en relief l'importance du bilinguisme individuel.

On en arrive à conclure que l'essentiel, dans la communication humaine, dépasse la langue ou le discours. Le médium *n'est pas* le message. Le Monsieur Nolan de Karen Connelly, qui enseigne les verbes français à une classe d'Anglophones inattentifs, a plus important à leur dire, mais les élèves ne le découvrent qu'après son départ. Certains auteurs poussent même la réflexion jusqu'à rejeter le bilinguisme comme étant un subterfuge, un obstacle qui occulte le sens véritable de la parole.

Ce concours aura donc amené les jeunes à réfléchir, entre autres choses, à la nature et à l'importance des moyens de communication qu'ils utilisent chaque jour.

#### Le bilinguisme social

Si nombre de poèmes et de nouvelles portent sur le bilinguisme individuel et les problèmes de communication, d'autres explorent, comme d'ailleurs la plupart des essais, l'interaction entre les personnes, les groupes et les institutions au sein d'une société plurilingue. Ce qui ressort de la plupart de ces œuvres, ce sont les différences culturelles et la distance qui séparent la société francophone et la société anglophone au Canada. Certains poèmes l'expriment avec beaucoup d'éloquence.

Nos cours d'école sont parallèles...  
Elles ne se rejoignent pas.  
(Sylvie Frigon)

Même lorsqu'on reconnaît l'existence d'un pays commun, l'écart culturel persiste :

We are different  
In our same world.  
(Nadene Sinclair)

(J.P. L'Allier)

### Des perspectives communes

Les jeunes Canadiens, qu'ils soient francophones ou anglophones, s'attachent davantage aux valeurs individuelles; ils diffèrent peu à cet égard des jeunes des autres pays occidentaux, avec qui ils forment une véritable communauté de pensée. Ils ont en commun de rechercher une société meilleure, qui n'en soit pas une de conflits, d'agressions, de frontières et de structures rigides.

La reconnaissance de la dualité canadienne, la nécessité d'une cohabitation fraternelle, l'importance prioritaire accordée aux valeurs humaines, autant de lignes de force qui se dégagent de la majorité des textes soumis. Alors qu'on s'intéresse aux problèmes économiques, les grandes questions culturelles et politiques qui se posent aux Canadiens ne semblent guère préoccuper la jeune génération.

Si l'on tente de dégager une perspective d'avenir de l'ensemble des œuvres, on peut croire qu'à moins d'événements imprévus qui viendraient exacerber les oppositions latentes et les conflits endormis, l'acceptation d'un pays bilingue progressera rapidement chez les jeunes.

Manifestement, le thème du concours a incité les jeunes à ne parler, pour la grande majorité d'entre eux, que des Francophones et des Anglophones. Dans leur définition du pays, rares sont ceux qui ont évoqué les groupes ethniques et les nouveaux arrivants, lesquels s'associent nécessairement à l'un ou l'autre des deux groupes de langue officielle. Les immigrants ne semblent pas constituer à leurs yeux une réalité associable à « l'art de vivre dans un pays bilingue ».

Leur définition du pays n'est pas non plus celle que voulaient promouvoir des hommes comme Lester B. Pearson, il y a déjà plus d'une génération, comme Pierre Trudeau plus tard, ou comme Brian Mulroney aujourd'hui.

Le Canada, vu par les jeunes, c'est avant tout un espace géographique. Un immense lieu où la fraternité devrait primer sur les conflits de compétence ou de structure; un lieu mal connu et difficile à imaginer globalement autrement que sur le plan physique.

Pour les jeunes, le bilinguisme concerne les individus plutôt que les institutions. L'existence du pays n'exige pas que les deux principaux groupes cherchent à s'intégrer et à se fusionner, mais plutôt qu'ils cohabitent et qu'ils se comprennent, en se respectant et en respectant les choix de chacun.

Chez les Québécois, le caractère inévitable du bilinguisme pourrait soulever de nouveau la question de l'existence d'un Québec « aussi français que l'Ontario est anglais », comme le disait jadis Gérard Pelletier. Mais rien ne laisse croire, dans la façon dont s'expriment les jeunes d'aujourd'hui, notamment dans le

(K.D. McRae)

Qu'il soit possible ou non de franchir ou de transcender cette distance, celle-ci ne disparaît jamais. On pourrait en conclure que la dualité fondamentale du Canada, si souvent éclipsée par d'autres considérations culturelles, est devenue un réel sujet de préoccupation pour ces jeunes auteurs. Les Canadiens français, manifestement, ont toujours été conscients de cette distance; mais on peut douter que les jeunes Anglophones d'il y a 20 ou 30 ans aient été aussi sensibilisés à la question. A cet égard, la révolution tranquille, le séparatisme et les tensions politiques des années 60 et 70 auraient donc touché la conscience intellectuelle du pays, et favorisé de meilleures relations entre les deux groupes linguistiques.

Mais la situation que décrivent ces auteurs est loin d'être parfaitement saine. Au-delà des différences culturelles, d'aucuns évoquent les inégalités entre les deux cultures, le déséquilibre des forces au sein de la société canadienne. Parfois ce thème est exploité fort subtilement, par une habile remarque, une attitude, un geste discret; parfois il est exprimé de façon plus directe, voire brutale, par le pouvoir brut et même la violence. Cette opposition se retrouve aussi bien dans les œuvres des Francophones que dans celles des Anglophones. Chez les premiers, elle mène au pessimisme, à la résignation, à l'acceptation, à la passivité. Chez les seconds, elle peut s'exprimer par un sentiment de supériorité, d'appartenance à la majorité (« This is an English country and English should be the one language used. »), ou encore de compassion pour l'opprimé.

Un thème secondaire qu'il faut signaler est celui de la position des minorités linguistiques dans les deux cultures. Certains auteurs qui connaissent bien le contexte minoritaire, parce qu'ils y ont vécu ou qu'ils l'ont observé de près, font preuve d'une sensibilité et d'un talent bien supérieurs à ce que leur âge permet d'attendre. Ils nous font voir notamment à quel point le vécu des minorités francophones est différent de celui des Anglo-Québécois. Comme l'explique un Francophone à son ami anglophone : « Paul, when you're the only French family in town, you blend in or you move » (Michael O'Neill). Pour les Anglophones du Québec, par contre, le problème n'est pas le danger de l'assimilation, mais plutôt le manque d'acceptation de la part de leurs voisins francophones. Certains auteurs dépeignent de façon pénétrante les sentiments de la minorité et les tensions culturelles auxquelles celle-ci est soumise, mais ils se contentent pour la plupart de décrire la situation, sans proposer de solutions concrètes.

Les œuvres d'imagination sont remplies de personnages qui ressentent ou expriment des préjugés, des sentiments d'hostilité ou de colère à l'égard des autres groupes ethniques ou linguistiques. Plusieurs nouvelles traitent des façons de faire face à ces sentiments, des événements qu'ils peuvent provoquer, ou encore de la manière dont un incident critique peut transfor-

(J.P. L'Allier)

concours qui nous intéresse, que l'on sera témoin d'une telle remise en question dans les années qui viennent.

Les jeunes Canadiens, quelles que soient leur origine et leur appartenance linguistique, semblent avoir plus en commun aujourd'hui que jamais dans le passé, même s'ils se connaissent encore très peu. Ils partagent le sentiment de vivre dans un monde dur et pragmatique, et aussi le rêve de vivre avant tout sous le règne des valeurs humaines, de la bonté, de la beauté et de l'amour.

Dans l'idéal qu'ils expriment, le mieux-être passe avant le dessein politique; la question nationale semble appartenir à une autre époque et les préoccupations culturelles, voire linguistiques, n'ont d'importance que dans la mesure où elles rejoignent leurs préoccupations existentielles.

On ne retrouve pas chez eux la notion d'une entité politique à défendre ni même celle d'un pays à bâtir, mais plutôt la conscience d'un territoire à habiter et à partager.

Cette acceptation de la cohabitation ouvre toute grande la porte, à tout le moins dans l'esprit des jeunes, à un bilinguisme plus poussé dans chacune des régions, plus fonctionnel, davantage axé sur les besoins que sur les droits constitutionnels.

La paix plutôt que l'affrontement : voilà un thème à la mode chez les jeunes d'aujourd'hui. Mais c'est davantage qu'une mode : c'est le rejet des querelles passées, précisément parce que l'on ne voit pas quels résultats concrets elles ont pu amener.

Que l'imaginaire soit limité par une méconnaissance de la réalité, que « l'art de vivre » se résume bien souvent à quelques éléments de confort individuel, que le bilinguisme ait parfois été évoqué sans grande conviction, uniquement pour respecter le thème du concours, tout cela importe peu si l'on considère ces textes comme des révélateurs des motivations de la jeunesse.

Est-ce une question d'âge, une question d'époque ? Les jeunes, dans leurs écrits, sont sereins, généreux, naïfs et inquiets. On les sent fragiles, on les sent disponibles, on perçoit une immense soif de beauté, de bonheur et de justice. A défaut de bien connaître la réalité, ils préfèrent adopter un parti pris d'ouverture et de générosité plutôt que de croire aux histoires de loup-garou qu'on a pu leur raconter au sujet de jadis et de naguère.

#### Majorités et minorités

A la relecture, les textes des Francophones hors du Québec apparaissent comme les plus tristes, les plus tragiques parfois, voire les plus défaitistes. Ils donnent l'impression que leurs auteurs ne se font guère

(K.D. McRae)

mer ou atténuer ces sentiments. Quelques-uns vont plus loin encore et parlent de violence ou de meurtre, ou alors présentent des scénarios futuristes des plus cauchemardesques. Dans l'œuvre orwellienne *Open Season*, nous rencontrons un chasseur de Francophones dûment licencié; dans *Private War*, nous faisons la connaissance de Monika, auteur de tueries; et dans l'histoire sans titre d'Ieva Grants sur les cueilleurs de fruits, nous sommes en présence d'une violence atavique d'autant plus effrayante qu'elle est universelle, et qu'elle est évoquée avec beaucoup de réalisme.

Il est vrai que la rédemption ou les représailles viennent le plus souvent contrebalancer cette violence, mais la question n'est pas vraiment là. S'il est souhaitable que les criminels se repentissent, il serait encore mieux qu'ils ne commettent pas leur crime. De toute évidence, il y a là matière à réflexion; car, comme ces œuvres le démontrent, il n'y a qu'un pas entre la violence qu'on voit tous les jours à la télévision et au cinéma, et celle qu'on imagine entre les groupes ethniques au Canada.

Les participants eux-mêmes ne se sont pas penchés directement sur cette question. Leur expérience est d'un autre ordre, et les remèdes qu'ils proposent aux préjugés et aux conflits sont d'une autre nature. La solution que ces jeunes avancent le plus fréquemment est d'accroître les contacts personnels, qu'il s'agisse d'échanges interlinguistiques, de séjours d'étude ou de travail dans une région où l'on parle l'autre langue, de voyages en général ou de toute autre forme de contacts. Les effets bénéfiques des rapports humains sont fréquemment évoqués, explicitement ou implicitement, et constituent même bien souvent, dans le cas des œuvres de fiction, le fond de l'histoire. L'hypothèse générale semble être que les humains, parce qu'ils sont foncièrement raisonnables, en arriveront nécessairement à se mieux comprendre et à développer de meilleures relations s'ils se rapprochent davantage les uns des autres.

Autre solution : privilégier les valeurs de la jeunesse. Souvent, ce sont les jeunes qui apprennent à leurs aînés l'importance de l'ouverture d'esprit et de la tolérance, qui ouvrent des voies de communication jusque-là fermées. L'idée n'est pas nouvelle. Elle procède du mythe que nourrit chaque génération lorsqu'elle constate l'état du monde que lui lègue ses parents. Mais on discerne cependant une certaine évolution des mentalités : la politique linguistique qui a tant perturbé les années 60 est largement acceptée par ces concurrents et fait désormais partie de la mythologie canadienne.

Un troisième remède prescrit contre les conflits interculturels est le sport. Par l'esprit d'équipe et la poursuite d'un but commun, l'auteur d'une nouvelle permet à des protagonistes linguistiquement différents de travailler coude à coude, dans un effort typiquement canadien, pour s'approcher de la victoire, à

(J.P. L'Allier)

d'illusions quant aux chances de survie du français, sans parler de son épanouissement.

Ils sont néanmoins prêts à croire que cela va mieux ailleurs et restent disposés à défendre le bilinguisme, en protégeant d'abord leur langue, puisqu'ils maîtrisent déjà très bien leur langue seconde.

Si d'aucuns parlent de deux nations, de deux cultures, de deux peuples, en utilisant comme images deux rivières, deux montagnes, deux frères ou deux familles, ce n'est pas le cas des Francophones hors du Québec, qui se demandent comment ils pourront survivre sans un jour ou l'autre succomber à l'assimilation.

Aussi serait-il hasardeux de prétendre que les jeunes Francophones hors du Québec défendent davantage leur dignité que leur langue et leur culture, alors même que l'environnement économique les oblige, pour s'épanouir, à n'être Francophones qu'à la maison.

Ceux qui parlent le plus de dualité, ce sont les Anglophones. Ils en parlent généreusement, sans préjugés, sans y mêler les questions de religion et sans même évoquer cette histoire du Canada qui, de toute façon, n'est pas la même pour les Francophones et les Anglophones.

Âgé de 21 ans, Stéphane Larose, de Repentigny, au Québec, raconte l'histoire de frères jumeaux dont l'un est francophone et l'autre, anglophone. De tous les textes que j'ai lus, ce n'est peut-être pas le meilleur ni le plus beau, mais c'est sans doute celui qui décrit le mieux, et en si peu de mots, la situation que vivent les jeunes Québécois, relativement peu nombreux, qui réfléchissent à la question. Après une discussion difficile avec son jumeau de langue anglaise, le jeune frère francophone est songeur. Il s'interroge en ces termes : « Mais a-t-il raison de penser que le bilinguisme ne devrait s'appliquer qu'aux Francophones ? Pourquoi devrais-je savoir deux langues et mon frère seulement une ? Pourquoi ai-je ressenti cette bizarre impression qu'il voulait nous condamner, nous les Francophones, à une perpétuelle schizophrénie linguistique ou, pis encore, à une assimilation complète ? De toute façon, qu'est-ce qui est mieux : bien parler une langue ou mal en parler deux ? »

C'est l'éternelle question, en démocratie, des rapports de force entre majorités et minorités, de la définition de l'égalité, de la pratique des droits face aux exigences concrètes de la vie quotidienne.

Somme toute, quelles que soient les images qu'ils ont utilisées, les auteurs ont tous souscrit à l'une ou l'autre de ces conceptions : pour les jeunes Anglophones, qui sont conscients de faire un effort d'ouverture sur l'ensemble du pays, le bilinguisme est une « question de culture »; pour les Francophones, qui le perçoivent davantage comme un outil de travail, le bilinguisme est une « question de survie ».

(K.D. McRae)

défaut de la remporter (Ray Weremczuk). Dans une autre, l'auteur souligne l'effet unificateur du sport — en l'occurrence le hockey — sur les auditoires et les Canadiens en général (Steve Bowden).

Enfin, certains jeunes trouvent la solution aux conflits dans l'humour, dans la capacité de surmonter par le rire les tensions et les difficultés inhérentes au bilinguisme social. Les œuvres humoristiques étaient peu nombreuses, mais variées : caricatures, bandes dessinées, fables, satires et nouvelles. Parmi les plus imaginatives, signalons l'œuvre d'un auteur qui conçoit deux systèmes linguistiques concurrents pour représenter les cris des animaux et les sons de la nature (Patrick Bronsard), et une autre qui relate les aventures de *Bip*, *The Bilingual Worm* (Claudia Monsanto). Plusieurs se sont moqués des étiquettes de produits alimentaires, faisant valoir que le Canada serait dans un état encore plus lamentable si ce n'était des boîtes de céréales bilingues !

Dans l'ensemble, ces jeunes auteurs paraissent étonnamment unanimes quant à leurs buts : presque sans exception, ils recherchent la paix, l'harmonie et l'égalité linguistiques. Quant à ceux qui imaginent un avenir de violence et de conflits, ils n'approuvent certes pas ce dénouement. Sur ce plan, l'attitude de nos jeunes auteurs semble confirmer la réputation du Canada d'être un royaume pacifique. Cependant, tous ne partagent pas le même optimisme quant à la possibilité d'atteindre à cette harmonie. Je suis porté à croire, d'après les textes étudiés, que le pessimisme est plus répandu parmi les Francophones; mais il faut rappeler que cet échantillon n'est pas nécessairement représentatif de la jeunesse canadienne dans son ensemble.

C'est un miroir que ces jeunes présentent à la société canadienne; leurs œuvres nous invitent à réfléchir sur le traitement accordé aux minorités (linguistiques et autres), ou encore sur le rôle de la violence dans la société et dans les médias. Tous ceux et celles qui œuvrent auprès des jeunes, notamment les éducateurs, devraient manifestement s'intéresser à ces questions. Les problèmes évoqués par les jeunes ne sont peut-être pas urgents à l'heure actuelle, mais c'est justement lorsque des problèmes d'attitude sont encore mineurs et maîtrisables qu'on peut le mieux s'employer à les résoudre.

### Conclusion

Chez les jeunes, la langue et la culture sont d'abord et avant tout des instruments de communication interpersonnelle. A priori, tout ce qui est susceptible d'améliorer le cadre de vie et la qualité de l'environnement, sans oublier les conditions économiques, mérite qu'on s'y attarde. Tout ce qui au contraire suscite la discorde, les conflits et les antagonismes doit être écarté.

Le pays sera-t-il un jour réellement bilingue ? Avons-nous déjà atteint les limites du possible à cet égard ? Est-il en voie de devenir unilingue dans les faits tout en demeurant officiellement bilingue ? A toutes ces questions que se posent la gent politique et les spécialistes des questions linguistiques, les jeunes ne répondent pas. En fait, ils ne semblent guère s'y intéresser.

Dans l'ensemble, l'ouverture plus marquée que l'on perçoit nettement chez les jeunes Anglophones de tout le pays par rapport à la réalité francophone est un acquis notable par rapport à ce que l'on pouvait constater ne serait-ce qu'une génération ou deux plus tôt. Par ailleurs, la détérioration relative de la place et de l'importance du français, en dehors du Québec à tout le moins, ne constitue certes pas un gain pour le pays.

Les jeunes de toutes les régions, qu'ils soient Francophones ou Anglophones, évitent pour l'essentiel de poser le problème sur le plan ethnique ou politique, sur le plan du pouvoir. Pourtant leurs écrits reflètent l'inégalité d'accès au pouvoir, aux institutions et même au développement économique. Il semble même que pour bon nombre d'entre eux, pour les Francophones comme pour les Anglophones, cette inégalité soit inscrite dans les faits, irréversible.

Mais s'il est vrai que le bilinguisme est essentiel à ce pays, si la reconnaissance effective des cultures qui doivent y cohabiter sans chercher à s'assimiler les unes les autres constitue un trait fondamental commun à tous ceux qui partagent le territoire canadien, il faut reconnaître l'importance d'une préoccupation politique constante pour sauvegarder l'essentiel. L'éducation civique, politique et sociale des enfants et des jeunes ne devrait-elle pas tenir davantage compte de ces préoccupations ?

Or, chez les jeunes, cette voie présente peu d'intérêt; l'effort collectif n'est plus mobilisateur. Aussi peut-on tirer deux conclusions contradictoires : d'une part, l'évolution des dernières années nous conduit au pessimisme si l'on considère le projet de pays mis de l'avant par les autorités fédérales depuis maintenant deux ou trois générations. D'autre part, si l'on prend en considération la générosité, l'ouverture d'esprit et la disponibilité des jeunes par rapport à la cohabitation pacifique des deux groupes linguistiques au sein du Canada, tous les espoirs sont permis; à condition toutefois que l'on accepte de redéfinir nos conceptions en la matière plutôt que de rester attaché à des notions et à des doctrines qui sont peut-être familières aux plus de 40 ans, mais qui ne trouvent pas preneur au sein de la jeunesse.

Si l'objectif du bilinguisme semble aujourd'hui largement accepté, ils nous faudra manifestement faire preuve d'une grande souplesse et de plus d'imagination pour relever le défi qu'il représente, et ainsi continuer d'affirmer notre différence.

C'est en tout cas le message que nous retenons, après analyse de ces textes venus de partout. A la réflexion, il n'est pas différent de celui que la jeunesse exprime en ce qui a trait à l'économie, au marché du travail, aux patrons et aux syndicats. Il représente, pour l'essentiel, la façon dont les jeunes souhaitent voir s'organiser la société dans laquelle ils élèveront leurs enfants, et qui sera aussi différente de la nôtre que celle d'aujourd'hui peut l'être de la société des années 40 ou 50.

## Par delà les « deux solitudes »

FERNAND DORÉ

En commémoration de l'Année internationale de la jeunesse, *Langue et Société* a voulu braquer ses feux sur les jeunes Canadiens et Canadiennes, notamment en publiant les plus méritoires des 1 500 œuvres dont le concours « La parole est à vous » a suscité la création. Vous trouverez donc, dans les pages qui suivent, les textes des vingt lauréats et lauréates, soit cinq par catégorie d'âge et par groupe linguistique, ainsi que douze autres œuvres estimées dignes d'être publiées. Le choix des gagnants a été fait par des jurys composés d'écrivains réputés, réunis par les soins du Conseil des Arts du Canada.

Sans doute y a-t-il lieu de préciser qu'il ne s'agissait pas d'un concours littéraire proprement dit, bien que les jeunes aient été invités à s'exprimer par écrit. Son objet, essentiellement, était de leur offrir une occasion de dire leurs sentiments, leurs perceptions et leurs réactions à l'endroit de la dualité linguistique de leur pays. A ce sujet, vous aurez sans doute déjà lu les réflexions, en page éditoriale, du Commissaire aux langues officielles, ainsi que les observations de M<sup>e</sup> Jean-Paul L'Allier et du professeur Kenneth McRae.

Écrivains, les neuf membres des jurys n'ont pas manqué pour leur part de commenter la valeur des œuvres et la qualité de la langue des auteur(e)s. Si nous en faisons état ici, c'est qu'il s'agit d'un problème auquel les parents, les enseignants, les autorités scolaires, les administrations publiques et les entreprises attachent une importance grandissante, en redécouvrant, peut-on penser, le rôle déterminant du langage et de la langue dans la vie sociale, culturelle, politique et économique d'une collectivité. C'est que, comme le souligne Ahmad Amin : « Il y a interaction entre langage et pensée. Un langage organisé agit sur l'organisation de la pensée, et une pensée organisée agit sur l'organisation du langage. »

Deux des trois juges francophones ont déploré la pauvreté des moyens d'expression d'un trop grand nombre de concurrents. Marie Josée Thériault précisait pour sa part : « Ce ne sont pas les Franco-Ontariens, les Franco-Manitobains, les Acadiens, ni même les Québécois de pure souche francophone, qui maîtrisent le mieux le français... Non. Les textes les mieux écrits, dans la langue la plus claire, presque élégante et presque sans fautes, proviennent de jeunes d'origine

européenne ou asiatique, nés à l'étranger. » D'un autre côté, cinq des six juges anglophones se sont dits agréablement surpris de la qualité des œuvres soumises, à part bon nombre de poèmes.

Deux questions surgissent à l'esprit. Les attentes et les exigences des juges francophones étaient-elles plus élevées que celles de leurs collègues anglophones ? L'écart entre les deux groupes quant à la compétence linguistique est-il bien réel ?

Comme nous le faisait observer le professeur McRae après la lecture d'un bon nombre de textes et des commentaires des juges, s'il s'avérait que les jeunes Anglophones maîtrisent mieux leur langue que les Francophones le français, il faudrait voir si cela tient aux méthodes d'enseignement, au laisser-aller ou, encore, aux conditions sociolinguistiques qui prévalent au Canada et dans l'ensemble du continent nord-américain; ajoutant que le perfectionnement des stratégies et des méthodes pédagogiques permettrait sûrement de redresser la situation.

Cela dit, il y a lieu de se réjouir que tant de jeunes aient fait entendre leur voix dans le grand débat touchant le présent et l'avenir linguistiques du pays. Discordante et concordante à la fois, cette voix multiple nous dit la détresse des jeunes Francophones minoritaires; les hésitations, les tiraillements, voire les protestations des Anglo-Québécois; les craintes des Francophones du Québec que le bilinguisme ne corrompe davantage une langue maternelle déjà hésitante; même l'agressivité larvée ou manifeste de certains Anglo-Canadiens à l'endroit du fait français. Mais elle proclame aussi la vanité des conflits du passé et la nécessité d'assumer les différences linguistiques et culturelles, et d'en tirer parti. Elle nous dit, enfin et surtout, l'ardent désir d'un grand nombre de jeunes des deux groupes linguistiques de multiplier les passerelles entre les « deux solitudes », et leur rêve d'un pays où règnent la paix, la reconnaissance et le respect mutuels.

Nous savons gré à tous les concurrents et à toutes les concurrentes de leur participation nombreuse et sincère à ce concours, car « plus se joignent de voix diverses et contraires, plus merveilleux aussi résonne le concert ».

---

**Et maintenant ...**

---



**place aux jeunes!**

---

## Table des matières

---

### Textes français lauréats et lauréates

TITRE	AUTEUR(E)	PAGE
Te dire les mots	Sylvie Bérard	24
Révolution tranquille	Yvan Bienvenue	24
Au merveilleux pays des Shacks	Patrick Bronsard	25
Le livre universel	Michel Desmarais	27
Pomme de reinette et pomme d'api...	Alain Gauthier	29
Le Canada et son étiquette de pays bilingue	Rose-Marie Lafrance	32
Je parle français	Colin Lynch	34
Le génie du bilinguisme	Michelle Morra	36
Chère Yvonne	Jeff Staflund	37
La voisine	Renée-Claude Tremblay	38

### Textes français autres oeuvres primées

Une expérience du destin : le bilinguisme	Philippe Chartier	40
Telle est la question	Denis Cormier	43
Langlas et l'anglais	Line Lavoie	45
BIL	Rina Lee	49
Vivre le Canada bilingue	Denise Ouellette	52

## Table des matières — textes anglais (tête-bêche)

### Textes anglais lauréats et lauréates

TITRE	AUTEUR(E)	PAGE
Waiting for Claudine	Caroline Adderson	24
The Unofficial Official Languages Act	Marisa Akow	28
Misinterpretations	Taran Boodoosingh	31
The Canadian Messiah	Steve Bowden	33
Learning the Language	Karen Connelly	36
Words Come After	Réal Robert Fillion	39
Complément	Anne Toner Fung	42
Private War	Katie Jaimet	42
The Language Barrier	Janet Munsil	45
The Nocturnal Parade	Emily Paradis	49

### Textes anglais autres oeuvres primées

La langue québécoise	Graham Finlay	53
Boy!	Joel Giroux	53
Of Two Tongues: Three Poems	Naomi Guttman	55
(Untitled)	Kelvin S. Houston	56
Languages	Rob Kirbyson	57
Exile	Sara McDonald	58
The Weather North of Canada	Anna Quon	58

Sylvie Bérard

POÈME

### Te dire les mots

te dire les mots qui broient le cœur  
 te traduire les passions qui rident l'âme  
 l'induire les pulsions qui s'érigent en frontières  
 te suggérer les méandres qui épuisent les sens  
 que tu saches  
 oui te les dire ces mots  
 te murmurer le spectre qui hante l'échine  
 te crier les spasmes qui troublent le sang  
 te dire tous les mots qui me tuent chaque soir  
 te souffler l'étrave qui me traverse parfois  
 extirper de leur torpeur  
 ces moiteurs qui traquent mes fuites  
 te dire l'abîme qui creuse ma peau  
 apprends-les ces mots de misère  
 te dire les mots de torture de déraison les mots  
 de paix de pluie de peine de feu de ciel bleu  
 te dire aujourd'hui ces mots  
 les jeter à tes pieds comme une insulte amère  
 te les dire te les redire dans toutes les gammes  
 sur toutes les intonations sur tous les tons  
 et puis  
 incapable de les dire dans ta langue et me taire



Sylvie Bérard, 20 ans. Née de parents francophones, elle parle et écrit les deux langues officielles. Résidente de l'Île Perrot (Québec), elle poursuit actuellement des études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Tout en se préparant à une carrière en littérature, elle collabore au journal de son module et s'intéresse au théâtre.

(Français 19-24)

Sylvie Bérard, 20, comes from a French-speaking family and speaks and writes both official languages. A resident of Île Perrot, Quebec, she is studying literature at the Université du Québec à Montréal. As part of her preparation for a literary career, she works on the faculty newspaper. She is also interested in the theatre.

(French 19-24)

Yvan Bienvenue

POÈME

### Révolution tranquille

I  
 Je ne dis plus pays que pour parler de moi-même  
 Ma langue est celle de mes ancêtres  
 Une langue qui sert à faire la guerre  
 Une langue qui sert à faire l'amour

II  
 Un oiseau siffle en français  
 Dans le matin qui réveille  
 Mon peuple batailleur

Pour moi il n'y a déjà plus de langue créatrice (de création)  
 Il n'y en a qu'une de consommation

III  
 Le bilinguisme glisse sur les trottoirs givrés de Montréal

Dans la nuit des villes les femmes pleurent sans parole

La guerre est un combat de mots  
 Au milieu des langues froides

IV  
 Chaque printemps cicatrise  
 La carcasse enneigée de nos langues officielles  
 Tel un ouragan muqueux  
 Chaque naissance est un nouveau mot  
 Dans le multiculturalisme

Ma vraie langue  
 Parmi les peuples déchirés  
 Est la poésie

Le bilinguisme est un mensonge  
 Pour étouffer le langage de l'être

V  
 J'habite le corps « enculturé » de mes aïeux  
 La seule fierté que j'en ai est celle de l'être  
 Je ne renie pas mes racines  
 Je n'accepte que ce que je choisis

VI

*Le Québec est un oasis noyé  
Dans le tiraillement de sa langue  
Le Québec n'aura pas de langue propre  
Tant qu'il n'aura pas de voix*

*Un peuple ne peut avoir de langues propres  
Ma langue c'est la poésie*

VII

*Le Québec est une terre sourde  
À la voix des poètes*

*Il nous reste un langage à refaire*



**Yvan Bienvenue**, 22 ans, est unilingue. Né de parents de langue française, il a vu son père militer pour la préservation du français au Québec. Malgré qu'il ait dû interrompre ses études en arts d'interprétation, il s'occupe présentement de productions théâtrales. Il habite Saint-Hyacinthe (Québec).

(Français 19-24)

**Yvan Bienvenue**, 22, is unilingual French. His father actively worked for the preservation of the French language in Quebec. Although he has had to interrupt his studies in interpretative arts, he is currently involved in theatrical productions. He lives in Saint-Hyacinthe, Quebec.

(French 19-24)

*Patrick Bronsard*

CONTE

## Au merveilleux pays des Shacks

Il était une fois le pays des Shacks. Dans ce pays n'existait aucun bruit. Un jour, deux de ses habitants, Toc Toc Toc et Knock Knock Knock, pour s'amuser, décidèrent d'en faire le tour et de doter tout ce qu'ils rencontreraient de différents sons afin d'ajouter au plaisir des yeux celui des oreilles.

Pour exécuter leur projet plus rapidement, chacun partit de son côté, Toc Toc Toc vers le sud et Knock Knock Knock vers le nord.

En traversant la campagne, Toc Toc Toc donna le gazouillis aux oiseaux, « cui cui cui », un « croâ » aux grenouilles, un « bzzz » aux insectes alors qu'il offrit le « meûh » aux vaches et le « bêê » aux brebis. Il poursuivit son œuvre auprès des autres animaux, s'occupa des ruisseaux et de la rivière, des machines et du vent dans les arbres et octroya même un « tchou-tchou » au train qui passait.

Pendant ce temps, Knock Knock Knock n'avait pas chômé lui non plus. Dans la grande ville où il passa, les voitures reçurent le « vroum vroum », les portes le « slam », les piscines le « splash ».

À un spectacle de marionnettes, il offrit le « clap clap clap » et le « wow » aux enfants. Au zoo, il laissa le « quack quack » aux canards, le « roar » aux lions, le « woo woo » aux loups, le « sss » aux serpents et il fit de même pour les autres animaux.

Chacun poursuivit son voyage pendant des jours, des semaines, des mois. Ayant fait le tour du pays, ils se rencontrèrent un matin de printemps sans avoir oublié le « crunch crunch » des bottes sur la neige, le « crac » de la glace qui se brise et le « ploc ploc ploc » des pluies d'automne.

« Bonjour, Knock Knock Knock », dit Toc Toc Toc.  
« As-tu fait bon voyage ? »

« Fantastique », répondit celui-ci. « J'ai inventé des sons pour tout. Maintenant les oiseaux font « twit twit », le caillou dans l'eau « splash », les tambours « boum boum », le fusil « bang bang », la fenêtre brisée « crash ». »

« Quoi ! », dit Toc Toc Toc, « mais ça ne va pas, j'ai moi aussi inventé des sons pour toutes ces choses. Les oiseaux font « cui cui », le caillou dans l'eau « plouf », les tambours « ra ra », le fusil « pan pan » et la fenêtre brisée « clic », »

« C'est affreux, les gens du Sud ne comprendront pas les gens du Nord. J'imagine que tu as aussi donné des sons aux gens. »

« Bien sûr, voyons », dit Knock Knock Knock.

« C'est grave », fit remarquer Toc Toc Toc. « Maintenant au pays des Shacks, on entendra entre le Sud et le Nord : Je ne te comprends pas, tu ne me comprends pas, qu'avons-nous en commun ? »

« Voyons, voyons », dit Knock Knock Knock, « tu vois tout en noir. Ils pourront s'amuser à découvrir leurs différences, à s'émerveiller, à écouter et à comparer tous ces sons et ces bruits que nous leur avons donnés. »

« C'est vrai », reconnut Toc Toc Toc, « mais pour ça, il faudrait que chacun éprouve la joie des enfants à découvrir tout ce qui est nouveau. Malheureusement, ce n'est pas le cas. »

« Alors ? », dit Knock Knock Knock, « faudrait-il faire disparaître tous ces sons ? »

« Bien non, mon ami », répondit Toc Toc Toc, « j'irai avec toi dans le Nord et nous donnerons à tous les gens, à tous les animaux, à toutes les choses, les sons que j'ai inventés pour le Sud. »

« Pourquoi ce serait moi ? », rétorqua Knock Knock Knock. « Pourquoi ça ne serait pas mes sons qu'on donnerait à tout le Sud ? »

« Bien... », dit Toc Toc Toc, « parce que les miens sont les plus beaux. »

La dispute ne faisait que commencer entre nos deux compères. Alors que chacun s'entêtait à vouloir que ses sons soient ceux de tout le pays, deux enfants, l'un du Nord et l'autre du Sud, jouaient ensemble et avaient beaucoup de plaisir à échanger leurs sons.



**Patrick Bronsard**, 15 ans. Né de parents bilingues, il parle et écrit les deux langues officielles. Résident de Aylmer (Québec), il poursuit actuellement ses études au Collège Saint-Alexandre. Pour l'heure, l'écriture est son passe-temps.

(Français 15-18)

**Patrick Bronsard**, 15, was raised in a bilingual family and speaks and writes both official languages. A resident of Aylmer, Quebec, he is studying at Collège Saint-Alexandre. For the moment, writing is a pastime.

(French 15-18)

*Michel Desmarais*  
CONTE FANTASTIQUE

### Le livre universel

J'ai toujours adoré ces petites boutiques poussiéreuses où l'on peut bouquiner à son aise sans avoir constamment un commis sur le dos. Ici, aucun risque ; le commis-proprétaire, un grand vieillard sec, apathique, semblait vissé à son comptoir. Il donnait un peu l'impression d'utiliser de pair la longue perche dont il se servait pour ouvrir les grands vasistas de la devanture, pour, clé au bout, verrouiller et déverrouiller la porte d'entrée.

Pour moi, rien de plus grisant que la douceâtre odeur du papier et de l'encre. Le léger moisir des livres depuis trop longtemps négligés. Le lent jaunissement du papier. Le sordide — l'élégance, des diverses reliures.

Ce jour-là, courage en mains, j'entrepris le fouillis entassé dans l'arrière-boutique en quête d'un quelconque trésor qui viendrait augmenter ma précieuse collection.

J'y passai bien deux heures et j'allais quitter les lieux bredouille, quand j'entrevis, sous une impressionnante pile, presque au ras du sol, une encoignure verdâtre qui piqua ma curiosité. Je dégageai le bouquin avec d'infinies précautions. C'était un fort ancien ouvrage dont la lourde reliure de cuir était ornée de curieux symboles. Je tentai de l'ouvrir mais le fermoir de cuivre résista. Nulle trace de la clé.

Quand j'interrogeai le propriétaire au sujet du livre, il se contenta de hausser les épaules, tout en me tendant une mince clé-cœur. Ses yeux pétillaient de malice. J'en fus surpris, car jamais encore je ne l'avais vu manifester la moindre émotion.

La première page, formée d'une matière épaisse sûrement antérieure à l'invention du papier, était gravée des mêmes hiéroglyphes que ceux de la couverture. Avec chaque nouvelle page apparaissaient des caractères différents, toujours manuscrits. Parmi eux, je crus reconnaître des signes orientaux, quelques langues slaves, de l'allemand (de cela, j'étais presque certain), puis du français. Les dernières pages étaient de papier d'impression, comme on peut en

voir aujourd'hui. En examinant attentivement la reliure, je découvris qu'elle était conçue en fonction d'ajouts ultérieurs. Pas de doute, je venais de mettre la main sur une véritable petite merveille.

Quand j'en demandai le prix, le marchand, laconique, déclara qu'il n'était point à vendre. J'insistai, proposant même une somme assez importante, mais il ne voulut rien entendre. Le mieux qu'il pouvait faire c'était de me le laisser pendant deux misérables semaines (il offrait aussi un service de bibliothèque de prêt). Comme il n'y avait rien d'autre à faire, je payai le prix de la location et emportai le livre.

Confortablement installé au coin du feu, calé dans un large fauteuil de cuir, je feuilletai l'étrange manuscrit. Mes connaissances linguistiques étant ce qu'elles sont, je passai à la page écrite en français.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il s'agissait d'une obscure incantation, et malgré tous mes efforts, je dus avouer que sa signification m'échappait complètement.

Une page — une langue. Tournant et retournant dans ma tête cette énigme, j'échafaudai une hypothèse. Je me hâtai de trouver la page en langue anglaise, seule autre que je pouvais espérer déchiffrer et je comparai les deux textes : identiques. Mais à quoi pouvait bien servir cette mystérieuse incantation ?

Je laissai là cette énigme, elle attendrait bien jusqu'au lendemain.

Tôt levé pour un dimanche matin, un café à la main, je gagnais le salon, quand j'entendis le choc du journal contre la porte, indication certaine de beau temps.

J'ouvris et la lumière crue au dehors me repoussa bien vite à l'intérieur. Je dépliai le journal pour jeter un coup d'œil rapide aux manchettes, mais n'y compris rien. Que se passait-il donc ? En quelle langue était-ce écrit ?... En français, pourtant. En bon vieux français... Et je saisis.

Je courus dans l'autre pièce chercher mon bien le plus cher, un recueil de poèmes de Goethe, en allemand, annoté par l'auteur. Je cherchai ensuite dans le mystérieux manuscrit la page en allemand, me débattis avec les difficiles inflexions, respirai profondément puis tentai de lire le recueil.

Ma trouvaille me stupéfia. J'avais découvert à quoi servait l'incantation. La lecture d'une page, dans une langue ou l'autre, si difficile que ce fût, permettait par la suite de lire cette langue couramment.

Je pris une autre grande respiration et prononçai quelques mots.

Fantastique ! je parlais aussi allemand.

Je passai le reste de la matinée ainsi, laissant déambuler mon esprit au gré de la sombre poésie de Goethe. Puis, emporté par une impulsion soudaine, je relus la page en anglais et pris le chemin de la plus proche librairie anglophone.

Je m'y payai le luxe d'une longue conversation avec le vendeur que ma visite rendait particulièrement volubile. En effet, je venais d'acheter presque tout Shakespeare, en plus d'autres chefs-d'œuvre anglo-saxons.

Je téléphonai au bureau pour dire qu'une vilaine grippe me clouait au lit.

Les jours qui suivirent furent absolument fabuleux. Pouvoir lire Shakespeare, les Grecs anciens, la Bible dans le texte et même le Coran ! Avoir accès à toute cette culture, cette science ! Pouvoir piger constamment le dessus du panier ! Voyager sans quitter son fauteuil ! Je me payai aussi nombre d'escapades dans les quartiers chinois et italien, cherchant à lier conversation. La grippe devint pneumonie et je pus mettre à l'essai ma connaissance de la plupart des langages courants.

Puis vint le jour fatidique où le livre devait rejoindre sa pile. Tout mon être se révoltait à l'idée de le renvoyer à sa poussière, mais ma probité m'empêchait de le retenir ou de le copier. De toute façon, quelque chose me disait que cela me serait impossible. J'avais eu ma chance. Une chance que bien peu d'hommes avaient eue avant moi : percevoir, par ses propres moyens, toute la magnificence de la diversité humaine. Je n'allais pas, par pur égoïsme, montrer que je n'avais rien retenu de cette extraordinaire expérience et je rapportai le livre.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai. Cela ne pouvait se terminer de cette façon. Je devais au moins tenter quelque chose. Je fis demi-tour, décidé à supplier le type de me prêter le livre deux autres semaines, mais en lieu et place de la librairie trônait maintenant, à mon grand étonnement, une boulangerie. J'entrai, achetai un pain dont je n'avais nul besoin, puis ressortis sans avoir soufflé mot de quoi que ce fût.

J'examinai les alentours avec attention, pris divers points de repère ; aucun doute, c'était bien le bon endroit. Personne dans le voisinage ne semblait s'être aperçu de rien...

J'avais eu ma chance...



**Michel Desmarais, 22 ans, est bilingue. Né dans une famille de langue française, et vivant à Drummondville (Québec), il étudie à temps partiel en littérature. Depuis trois ans, il écrit de façon régulière et prépare un roman.**

(Français 19-24)

**Michel Desmarais, 22, is bilingual. Born of French-speaking parents and living in Drummondville, Quebec, he is a part-time student of literature. For the past three years, he has been writing on a regular basis and is working on a novel.**

(French 19-24)

*Alain Gauthier*

SCÉNARIO DE FILM

**Pomme de reinette et pomme d'api...**

Voici le synopsis, suivi du découpage scénique, de ce qui pourrait devenir un court métrage ou une vidéo. Le synopsis a pour but d'établir l'atmosphère du scénario, le découpage scénique, lui, est la description technique et matérielle de l'argument.

**Synopsis**

L'image d'une pomme. Puis, celle de deux personnages, à la fois similaires et différents, qui marchent dans les couloirs d'un immeuble. Anonymes, les personnages, puisqu'on ne voit que leur main. Anonyme, l'espace, car tous les couloirs sont identiques. Sur l'air d'une sonate de Chopin, on sent le mélange étrange du mystère et de l'urgence. Et soudain, de l'accord (celui du piano), survient le désaccord (celui des personnages) : ces deux êtres anonymes se heurtent, en voulant entrer par la seule porte visible de cette série d'innombrables couloirs. Réconciliation, excuses, entrée par cette porte. Et

toujours, l'interminable marche vers cette urgence doublée de mystère. Les deux personnages avancent mais des rayons de bibliothèque singulièrement étroits ont remplacé les couloirs. On cherche. On ouvre un dictionnaire. On cherche. L'un croise les mots ANGLOPHOBIE, ANGLOPHONE, ANGOISSE... On cherche. L'autre suit les mots FRANC-PARLER, FRANCOPHOBIE, FRANCOPHONE... On cherche, cherche... CAMUS : COURT ET PLAT EN PARLANT DU NEZ. On cherche encore... CANADIEN : DU CANADA... On trouve finalement, stupéfaction : CANADA : VARIÉTÉ DE POMME REINETTE !\*

L'image d'une pomme. Menace du couteau au-dessus de la pomme. Inévitable tragédie, destin immuable. Le temps s'arrête et nous questionne.

\* Toutes les définitions sont authentiques (voir Bibliographie).

**Découpage scénique**

Plan	Description	Bande sonore
1	Noir. Apparition du titre : « Pomme de reinette et pomme d'api... » Disparition du titre. Noir.	Silence.
2	Plan fixe sur une pomme rouge posée sur une table. Cette image doit stimuler le désir et l'appétit.	Début de la Sonate (voir Discographie), de 0 à 16 sec.
3	Fondu entre les plans 2 et 4.	Sonate, de 17 à 19 sec.
4	Travelling sur la main d'un personnage (nous l'appellerons « A ») qui avance de gauche à droite de l'écran dans une série de couloirs.	Sonate, de 20 à 27 sec.
5	Travelling sur la main d'un personnage (nous l'appellerons « B ») qui avance de gauche à droite de l'écran dans une série de couloirs.	Sonate, de 28 à 34 sec.
6	Même chose que le plan 4.	Sonate, de 35 à 38 sec.
7	Même chose que le plan 5.	Sonate, de 39 à 42 sec.

Plan	Description	Bande Sonore
8	Même chose que le plan 4.	Sonate, de 43 à 45 sec.
9	Même chose que le plan 5.	Sonate, de 46 à 49 sec.
10	On voit, dans les mêmes couloirs qu'auparavant, une porte à la hauteur de la poignée.	Sonate, de 50 à 52 sec.
11	Même chose que le plan 10 sauf qu'on voit « A » et « B » entrer en collision, s'excuser, puis franchir tous deux la porte. Toute cette scène se passe au ralenti et doit se terminer au moment où la porte se ferme.	Sonate, de 53 à 85 sec.
12	Travelling sur la main de « A » qui avance entre les rayons d'une bibliothèque. « A » va de gauche à droite de l'écran. Toute cette scène est au ralenti.	Sonate, de 86 à 92 sec.
13	Travelling sur la main de « B » qui avance entre les rayons d'une bibliothèque. « B » va de droite à gauche de l'écran. Toute cette scène est au ralenti.	Sonate, de 93 à 99 sec.
14	Gros plan sur la main droite de « A » qui cherche un mot dans le dictionnaire. On voit le doigt suivre les définitions de « anglophile », « anglophilie », « anglophobe », « anglophone », « anglo-saxon », « angoissant ».	Sonate, de 100 à 113 sec.
15	Gros plan sur la main gauche de « B » qui cherche un mot dans le dictionnaire. On voit le doigt suivre les définitions de « franc-parler », « francophonie », « francophone », « francophobie », « francophobe », « francophilie », « francophile », « franco- »...	Sonate, de 114 à 124 sec.

Plan	Description	Bande Sonore
16	Plan sur la main droite de « A » qui tourne les pages du dictionnaire du A au C.	Sonate, de 125 à 129 sec.
17	Plan sur la main gauche de « B » qui tourne les pages du dictionnaire du F au C.	Sonate, de 130 à 134 sec.
18	Plan sur la main droite de « A » qui descend du mot « campus » à « camus ».	Sonate, de 135 à 137 sec.
19	Plan sur la main gauche de « B » qui remonte du mot « canadienne » à « canadien ».	Sonate, de 138 à 140 sec.
20	Gros plan sur la définition du mot CANADA (nom commun) : « n.m. Variété de pomme reinette ».	Sonate, de 141 à 145 sec.
21	Plan fixe sur la même pomme qu'au plan 2. Soudain, au ralenti, un couteau s'abat sur la pomme. Au moment où le couteau s'apprête à trancher la pomme, l'image devient fixe. « Le temps s'arrête et nous questionne. »	Recommencer le début de la sonate, donc de 0 à 16 sec.
22	Générique.	Sonate, de 17 à...

— FIN —

### Bibliographie

GILLON, Etienne et al. *Nouveau Petit Larousse*. Paris, Ed. Librairie Larousse, 1968.

### DISCOGRAPHIE

CHOPIN, Frédéric. Sonate pour piano n° 2 en si bémol mineur op. 35, (1<sup>er</sup> mouvement), tirée de l'album « Piano music of Chopin » interprétée par IVO POGORELICH sur étiquette Deutsche Gramophon Gesellschaft 2531346.



**Alain Gauthier**, 22 ans. Né de parents franco-phones, il parle et écrit le français et l'anglais. Il vit à Montréal où il étudie à l'Université du Québec en art dramatique. Il écrit depuis quatre ans tout en s'initiant aux divers aspects de la production théâtrale.

(Français 19-24)

**Alain Gauthier**, 22, comes from a French-speaking family and speaks and writes both French and English. He lives in Montreal where he studies dramatic arts at the Université du Québec. He has been writing for the past four years and is also involved in theatre productions.

(French 19-24)

*Rose-Marie Lafrance*

ESSAI

## Le Canada et son étiquette de pays bilingue

Sept mois déjà que j'ai quitté Chicoutimi et le Saguenay pour venir m'installer à Saint-Boniface. Je savais déjà, en quittant le Québec, que la minorité francophone du Manitoba se trouvait dans une situation difficile et qu'elle se battait depuis des années pour qu'on lui reconnaisse un droit véritable à l'existence. Jusqu'à tout récemment, je n'avais qu'une vague idée de ce que pouvait signifier le fait d'appartenir à une minorité culturelle. Aujourd'hui, je le sais et je constate, non sans tristesse, que les Francophones résidant à l'extérieur du Québec se dirigent lentement vers l'assimilation.

Née au Saguenay-Lac-St-Jean, dans une région presque entièrement francophone, je ne me préoccupais guère des problèmes soulevés par la dualité canadienne. Le sort des minorités francophones de l'Ontario et du Manitoba m'importait peu. Friande d'informations, je suivais quelquefois, dans la presse et à la télévision les débats et les controverses soulevés par les revendications des diverses associations francophones. Comme nombre de mes collègues, je me suis indignée de l'attitude négative des conservateurs manitobains à l'égard du projet de loi qui devait assurer des services complets, en français, à la minorité officielle. L'obstruction conservatrice au Parlement de Winnipeg a malheureusement eu pour résultat de reléguer aux calendes grecques un projet de loi qui apparaissait aussi sensé que légitime.

Venue à Winnipeg pour enseigner le français, je n'y resterais que deux ans. Je pourrais me désintéresser de tout ce qui se passe autour de moi et me montrer fataliste en me disant que de toute façon, la minorité francophone hors Québec doit, tôt ou tard, rendre les armes et accepter de se perdre dans le grand ensemble anglophone d'Amérique du Nord. « Hors du Québec, point de salut », a écrit un auteur dont j'oublie momentanément le nom.

Au Québec, et tout particulièrement à Montréal, la minorité de langue anglaise se veut dynamique, visible et revendicatrice à ses heures. Par comparaison, les Francophones de Saint-Boniface m'apparaissent discrets et effacés. Bien sûr, le quartier possède des rues aux noms français mais l'affichage commercial est presque exclusivement unilingue anglais. Rien, dans le milieu physique, n'indique que les Franco-Manitobains résistent et s'accrochent désespérément à leurs traditions.

En sept mois, j'ai eu le temps d'établir des relations dans mon nouveau milieu, de me faire quelques amis. Avec eux, comme avec mes étudiants, il m'arrive de discuter politique et réformes constitutionnelles. J'ai vite compris que l'importance accordée à la langue française varie sensiblement d'une génération à l'autre. Les parents de mes élèves tiennent à leur langue et luttent pour obtenir le contrôle de leurs établissements scolaires. Ils ont compris depuis longtemps que leur survie en tant que minorité distincte passe par l'école. Ils savent également que le temps joue contre eux. Ils doivent faire vite car l'assimilation guette leurs enfants.

Qu'arrivera-t-il, je me le demande, lorsque la jeune génération sera appelée à poursuivre la bataille linguistique entreprise par ses aînés ? Ces jeunes, déjà, se désintéressent de la lutte menée par leurs parents. Ils sont las de toutes ces revendications inutiles, de ce débat stérile qui, disent-ils, ne les mènera nulle part. Ils ne croient pas à la victoire de David sur Goliath. Les emplois se font rares et chacun a tendance à penser d'abord à sa propre réussite. Et pour la majorité d'entre eux, il ne fait nul doute que la réussite se trouve du côté de la majorité anglophone du Canada.

Ma voisine de palier, Stéphanie, a longtemps milité en faveur de la reconnaissance des droits des minorités francophones hors Québec. Québécoise, elle a épousé un notaire de Winnipeg et vit à Saint-Boniface depuis douze ans. Mère de trois garçons, elle a tenté de communiquer à ses enfants son amour de la langue française mais n'y réussit que partiellement. Son aîné, Benoît, huit ans, rechigne lorsqu'elle l'oblige à parler français. « Tous ses camarades sont anglophones, explique-t-elle. Il s'identifie à eux et j'ai dû me résigner à l'inscrire à l'école anglaise. »

Stéphanie avait fondé de grands espoirs sur la nouvelle Constitution. Elle avoue aujourd'hui que rien n'a changé et qu'elle a, comme nombre de ses concitoyens, accepté ce qu'elle juge pourtant inacceptable. Elle me raconte avec quelle énergie et quelle détermination le tout Manitoba a combattu le projet de loi visant à accorder aux Francophones des services complets en langue française, qu'elle considère comme un droit réel à l'existence. « À en croire tous ces gens qui participaient aux lignes ouvertes, le Manitoba était menacé d'être transformé en province unilingue française. C'était tout à fait aberrant ! »

Stéphanie en a gros sur le cœur. Elle accuse le gouvernement fédéral de jouer cyniquement double jeu. D'un côté, Ottawa épouse la cause des minorités francophones, subventionne les poursuites engagées par les Franco-Ontariens et les Franco-Manitobains. De l'autre, il ordonne à ses procureurs d'appuyer la défense et d'orienter la procédure de façon à ce que les groupements francophones n'aient pas gain de cause devant les tribunaux.

Bilingue le Canada ? Où ça ? demande ma voisine avec un sourire désenchanté. À Montréal ? « Téléphone aux bureaux des services offerts par le gouvernement fédéral et dis-moi combien de fonctionnaires, de Charlottetown à Vancouver, seront capables de te renseigner convenablement en français. N'oublie pas que certains hommes politiques croient tout à fait convenable de se présenter comme candidats à la direction de leur parti même s'ils ne s'expriment qu'en anglais. »

Professeur d'histoire, Stéphanie croit sincèrement que la *Loi sur les langues officielles* de 1969 et la *Loi constitutionnelle* de 1982 n'ont qu'une portée limitée. L'égalité du français et de l'anglais n'a de sens que sur papier et ne modifie guère la réalité quotidienne de centaines de Canadiens et Canadiennes. Elle aime me rappeler que la lutte entreprise par les minorités francophones du Canada n'est pas née d'hier. En 1905, m'explique-t-elle, Wilfrid Laurier déposait le « bill d'autonomie » qui devait créer les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan et accorder aux minorités françaises le droit à des écoles distinctes où l'enseignement serait à la fois francophone et catholique. L'opposition farouche de l'Ontario obligea Laurier à reculer et les minorités francophones des deux nouvelles provinces durent se contenter d'un lamentable compromis. Compromis digne de l'actuel « là où le nombre le justifie ».

Ma copine envie le sort réservé à la minorité anglophone du Québec et refuse de croire qu'un jour, grâce à leur persévérance, les Franco-Manitobains jouiront d'un statut aussi favorable à leur épanouissement. Je ne réponds pas. Je pense à tous ces jeunes qui, jour après jour, m'écoutent leur expliquer les règles de la langue française. J'aimerais pouvoir les secouer, dire que leur cause est légitime et qu'ils doivent endosser la lutte de leurs aînés. Je me tais, faute d'arguments valables.

« Vous ne comprenez rien, m'a poliment fait remarquer un adolescent à qui je parlais d'espoir et de lutte à finir. Le Québec reste le seul endroit en Amérique où l'on puisse travailler, étudier, vivre et s'amuser en français. Tout le reste tient du folklore. Les minorités francophones hors Québec ? Une abstraction représentée par des associations que plus personne ne se donne la peine d'écouter. Moi, mes enfants étudieront à l'école anglaise. Ils auront des ancêtres de langue française comme d'autres ont des ancêtres polonais ou suédois. C'est simple, quand la guerre est perdue, il faut se résigner et se ranger parmi les vainqueurs. »

Bilingue, le Canada ? Peut-être mais c'est si peu évident que bon nombre de Canadiens ont tendance à l'oublier.



**Rose-Marie Lafrance**, 22 ans, parle et écrit le français et l'anglais. Francophone d'origine et résidente de Verdun (Québec), elle étudie en sciences politiques à l'Université de Montréal. Elle est également recherchiste à la pige pour l'Union des écrivains québécois.

(Français 19-24)

**Rose-Marie Lafrance**, 22, comes from a French-speaking family and speaks and writes both French and English. A resident of Verdun, Quebec, she is a student in political science at the Université de Montréal and also works as a freelance researcher with the Union des écrivains québécois.

(French 19-24)

*Colin Lynch*

ESSAI

## Je parle français

Je parle français. C'est une chose dont je suis vraiment fier et dont je suis reconnaissant à mes parents. Ils sont anglophones mais ont voulu que mon frère et moi soyons bilingues.

Mes parents avaient à cœur que je participe à toutes sortes d'activités afin que j'aie la possibilité de développer mes dispositions naturelles. L'étude du français, mes leçons de musique, la pratique des sports, mon éducation en somme, je la dois à mes parents et à leurs conseils.

Ma mère a une connaissance assez bonne du français qu'elle a appris à l'école secondaire. Cela l'a poussée à vouloir que j'acquière cette langue comme langue seconde, que je puisse la parler et la lire couramment.

J'ai donc eu le privilège d'aller, dès la maternelle, à une école française. Quelle merveille pour les enfants d'apprendre deux langues au lieu d'une ! Nos esprits vifs cherchaient à comprendre, nos yeux clairs exploraient l'inconnu, une autre dimension s'ouvrait à nous : la communication en deux langues.

Je me souviens du directeur qui rôdait dans les couloirs et nous grondait lorsque nous parlions anglais. L'école était un nouveau monde : les professeurs et mes camarades étaient français, les leçons données en cette langue. À la maison, je passais facilement à l'anglais. Très vite, je pus parler, lire, penser, apprendre, désirer et même vivre en français aussi bien qu'en anglais.

Le temps passe et je deviens plus conscient de moi-même. Ce sont les moments troubles de l'adolescence. Le français fait toujours partie de moi-même car je continue mes études en français. Quand tout devient confus, je me plais à m'écouter parler français et à percevoir ces sons si doux et si différents de l'anglais. J'ai recours sans difficulté à cette présence continue en moi. C'est un apaisement, un moyen innocent d'échapper au quotidien.

Cette affection pour le français est sans doute due, en partie, au fait que ça me rappelle mon enfance mais il y a plus. Ne parler qu'une seule langue emprisonne dans des habitudes qui affaiblissent notre perception des choses, notre manière de s'exprimer. À la vue d'un objet usuel, une chaise par exemple, il est probable qu'on ne remarque pas ses attributs distinctifs — sa couleur, sa taille, sa forme — mais qu'on la groupe avec les meubles semblables, sous le terme « chaise ». Notre cerveau analyse, classifie sans arrêt.

Le même phénomène se répète quand il s'agit de communiquer avec des personnes. Très souvent, on parle sans réfléchir, d'une manière automatique et sans vraiment écouter. En conséquence, on perd beaucoup de la magie, de la nature unique de ces conversations qui deviennent banales et sans signification vraie.

Quand je parle français et que j'entends ma voix et celle de celui qui me répond, je perçois un peu le mystère du moment comme une chandelle qui s'allume dans une immense nuit. Voir la beauté de l'homme et de ses actions sous un éclairage différent est exaltant. Existe-t-il quelque chose de plus intéressant que l'homme lui-même ? La communication, les échanges avec les autres sont sans doute la plus précieuse des occasions de s'épanouir. Les langues étant nos moyens de contact, je crois que mes parents ont agi avec la plus grande clairvoyance en me faisant apprendre le français. Cette décision a beaucoup contribué à mon épanouissement.

Je pense poursuivre mes études universitaires au Québec. Quitter Toronto, ma ville natale, me permettrait de goûter l'aventure de vivre dans un nouvel environnement. Je crois à l'importance de changer d'habitudes ; demeurer toujours dans un même lieu rend trop douillet, fait perdre le désir du risque. Quelle chance donc de pouvoir parler français ! Cela m'offre un pays nouveau, une culture nouvelle. Vivre au Québec serait d'autant plus un défi que je devrais changer non seulement mon environnement mais parler constamment une autre langue.

Ma décision n'est pas encore prise mais il me semble que je ne devrais pas rater une si bonne occasion.

Quitter mes parents et vivre au Québec demanderaient un peu de courage mais je pense que cela en vaudrait la peine. Si passer à une autre langue m'attire, imaginez un peu un changement de culture et de milieu ! La meilleure des choses au Canada est, selon moi, la diversité de ses groupes ethniques et le fait que c'est un pays bilingue. Un tel mélange de cultures nous offre à tous l'immense possibilité de connaître les coutumes et les manières de penser des autres. Celui qui connaît deux langues peut être l'initiateur d'un contact avec ces autres. C'est pour cela que je suis content de mon bilinguisme et de celui de mon pays.



**Colin Lynch**, 17 ans, habite Toronto (Ontario). Né dans une famille de langue anglaise, il a comme bien des jeunes de sa génération fréquenté des écoles d'immersion en français. Il n'a pas encore choisi le domaine auquel il aimerait se consacrer, mais s'intéresse grandement à la politique.

(Français 15-18)

**Colin Lynch**, 17, lives in Toronto, Ontario. His parents are English-speaking and he, like so many of his generation, has been educated in French through an immersion program. Although he has not firmed up a decision on a future career, he is becoming increasingly interested in politics.

(French 15-18)

Michelle Morra

POÈME

Le génie du bilinguisme

C'est samedi.  
J'entends la pluie. J'ai des devoirs et je m'ennuie.  
Il est midi.  
Devoirs finis, je ferme les livres... J'entends un bruit.  
Il vient de près  
Ce bruit parfait... Voilà qu'apparaît UN GRAND GÉNIE !  
Impossible, ça...  
Mais oui, le voilà, barbu et gras ; il me sourit

(et dit :)

« Je t'offre trois vœux.  
Dans une heure ou deux,  
Tu me diras  
Ce que tu veux. »

(POUF !)

Aussi drôlement qu'il est venu,  
L'étrange génie est disparu !  
Me revoici toute seule. Que faire ?  
Il me faut apaiser mes nerfs.  
Mais comment faire pour me calmer ?  
Je décide qu'il faut me coucher.  
Je rêve aux paroles du génie  
Et en dormant, je réfléchis.  
S'il revenait, que demander ?  
Un grand palais, de l'or — oui ! — et...  
Ce troisième vœu m'est important.  
Je cherche un souhait différent,  
Original et assez sage.  
De mon Larousse, je feuillette les pages.  
Je le consulte en quête d'idées.  
J'ai quelque chose à essayer.  
Je ferme les yeux, je choisis un mot :  
« BILINGUISME ». Je lis comme il faut :  
« Qualité d'une personne, d'une région bilingue »  
... Parler deux langues, ce serait dingue !?!  
Pourtant, quelle excellente idée !  
Je serais, pour maman, une grande fierté.  
Soudain apparaît le génie.  
Je sursaute de peur. Il rit et dit :

« C'est un plaisir  
De te revenir  
Veux-tu me dire  
Ce que tu désires ? »

Tremblant un peu, j'annonce enfin :  
« C'est décidé, monsieur le pantin,  
Je veux de l'or, puis un palais,  
Et le bilinguisme, s'il vous plaît. »  
M'ayant remerciée de l'accueil,  
Le génie s'éclipse en un clin d'œil !  
C'est le bruit « POUF ! » qui me réveille.  
Je sors de mon profond sommeil.  
Une fois que j'ai les yeux ouverts,  
Ma chambre ne m'est plus familière.  
Je me retrouve dans un palais  
Décoré d'or... alors, c'est vrai !  
Et toute folle de joie, je m'écrie,  
« Merci mille fois, monsieur le génie ! »  
Voilà qu'il me vient à l'esprit  
Un brin de sagesse et de vie.  
Je répète, tout haut, comme un traducteur,  
« Thank you, mister genie, sir! »

... C'est le deux mai.  
Mon palais est brûlé. Mon or, volé... mais j'ai une fierté,  
Car je sais parler,  
Lire, écrire, écouter, en deux langues renommées. Je me sens  
cultivée.  
Mes deux langues m'ont aidée !  
Je sais communiquer. J'ai un poste assuré. Je suis bien payée.  
J'ai été fortunée,  
Ayant bien décidé ; c'est mon troisième souhait qui m'a  
récompensée.



**Michelle Morra, 17 ans.** Issue d'un père anglophone et d'une mère francophone vivant à Oakville (Ontario), elle est actuellement en 12<sup>e</sup> année à l'École Georges-P.-Vanier de Hamilton. Elle fait partie du « English Debating Club » et écrit des cartes de vœux comme passe-temps. Son ambition : devenir traductrice.

(Français 15-18)

**Michelle Morra, 17,** has an English-speaking father and a French-speaking mother. She lives in Oakville, Ontario, where she is in grade 12 at École secondaire Georges-P.-Vanier in nearby Hamilton. She is a member of the English Debating Club and writes greeting cards as a pastime. Her ambition is to become a translator.

(French 15-18)

Jeff Staflund

LETTRE

Chère Yvonne

Lanigan, Sask.  
le 27 mai 1985

Chère Yvonne,

J'ai hâte de te faire part de ce que j'ai découvert dans ce « Nouveau monde » qu'est le Canada. En le parcourant, j'ai rencontré beaucoup de monde. Il y a des gens de toutes races, de toutes nations, de toutes croyances. Bref, c'est un pays d'une variété extraordinaire.

Le premier aspect qui m'a frappé était l'unité apparente des Canadiens. Ils s'entendent pas mal bien les uns avec les autres, étant donné leur diversité ethnique. Je me suis dit : « Eh bien ! enfin j'ai trouvé une nation où le racisme ne règne pas ! » Hélas, plus je rencontre de personnes, plus je découvre leurs préjugés. Plus je m'habitue au style de vie « canadien » (qui n'est pas vraiment canadien mais plutôt américain), plus je décèle la haine et l'ignorance qui rongent le cœur de plusieurs habitants ici. Donc, j'ai été déçu parce que j'avais cru avoir trouvé un pays parfait. Je vois maintenant que cela est impossible, même ici.

Un des plus grands problèmes basés sur les préjugés est le bilinguisme. Les deux peuples fondateurs sont les Anglais et les Français. Ici, d'après ce que j'ai vu en tant que visiteur, ces deux peuples se disputent constamment. Il y a dix provinces et deux territoires au Canada : une province officiellement bilingue (le Nouveau-Brunswick), une de langue française (le Québec) et les huit autres provinces ainsi que les deux territoires, officiellement anglophones. Le Canada est censé être un pays bilingue où règne l'égalité des deux langues mais il est assez difficile, voire impossible, de constater la réalité de ce fait.

Les conflits de langue sont surtout évidents dans l'Ouest du pays. Je dînais dans un restaurant de Saskatoon, Saskatchewan (une jolie ville de cette province anglophone) avec Jean-Paul Deschênes, dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Comme nous parlions français, les autres clients nous jetaient des regards surpris, des fous, semblaient-ils penser. C'était très gênant. Ici, les Canadiens français doivent lutter désespérément pour sauvegarder leur héritage

et leur langue. Ces Francophones, hors du Québec, font injustement face à de nombreux obstacles qui semblent parfois insurmontables. Dans le moment, force leur est de recourir à des avocats pour faire respecter leurs droits. Même si leurs droits sont reconnus dans la nouvelle *Charte des droits et des libertés* dont les Canadiens sont si fiers, les Francophones rencontrent des difficultés considérables dans le monde du travail anglophone. Si la minorité officielle est traitée ainsi, qu'arrivera-t-il aux autres minorités inférieures en nombre ?

Chose curieuse, le gouvernement encourage le multiculturalisme. « N'oubliez pas votre culture d'origine, vos traditions ! Mais faites-le en anglais ! » Un pays démocratique ne devrait-il pas protéger ses minorités ? C'est ce que je pensais, mais il paraît qu'ici, le mot « démocratique » a un autre sens : c'est la majorité qui importe et non pas les minorités.

Pendant si la province de Québec a réussi à protéger sa culture, elle semble avoir négligé les besoins de ses propres minorités. Le Québec est le seul endroit en Amérique du Nord où l'on peut vivre et travailler totalement en français. Vu les circonstances dans lesquelles se trouve le Québec, c'est peut-être un peu plus compréhensible. Néanmoins, la façon québécoise de traiter ses minorités n'est pas toujours exemplaire.

Comme tu peux voir, ma chère amie, le Canada n'est pas un pays sans problèmes. C'est un pays divisé. La preuve : plusieurs partis politiques se sont formés dans le but de se séparer du Canada, de devenir une nouvelle nation. Prenons deux exemples concrets : le Parti québécois qui veut la séparation du Québec et le « Western Canadian Concept », un groupe formé dans l'intention de se détacher de l'Est.

Le rêve de l'unité canadienne, jusqu'à aujourd'hui, est justement ça — un rêve. C'est peut-être injuste de ma part de juger si vite un pays que je ne connais que depuis quelques mois. Je crois vraiment que le Canada promet beaucoup. Mentionnons entre autres, les tentatives admirables du gouvernement canadien pour régler ce problème qu'est le bilinguisme. Par

exemple, les écoles dites « bilingues » connaissent un succès sans précédent partout au Canada. Il y aura donc, dans un avenir prochain, beaucoup plus de personnes bilingues au pays. Cependant, ces écoles bilingues sont destinées aux Anglophones qui veulent apprendre le français. Donc, à mon avis, la qualité du français en est quelque peu amoindrie. Les élèves ne font que traduire en français le mot anglais tout en retenant la structure grammaticale anglaise. Tout ça contribue à la dégradation de la langue française. Ça va sans dire qu'il reste beaucoup à faire dans ce domaine.

Si je te parle de ce pays d'une manière plutôt négative c'est que ça me blesse au cœur tous ces conflits. Même si je ne suis pas né canadien, je sens grandir en moi une fierté et un amour pour cette nation. Je voudrais bien être capable de partager ces sentiments avec toi, ma chère.

Je dois maintenant te quitter. Je sors ce soir avec mes nouveaux amis et ils m'attendent au cinéma. Continue à me tenir au courant des développements là-bas. N'oublie pas de saluer tous mes amis. À la prochaine...

Je t'aime,  
Alain



**Jeff Staflund, 17 ans.** Né d'un père anglophone et d'une mère francophone, il a fréquenté l'école anglaise mais a appris le français de sa mère. Étudiant en 12<sup>e</sup> année à l'école secondaire Bishop James Mahoney, il se prépare à une carrière de linguiste. Membre de l'Association jeunesse fransaskoise, il souhaite également mettre sur pied un centre pour les jeunes Francophones. Il réside présentement à Lanigan en Saskatchewan.

(Français 15-18)

**Jeff Staflund, 17,** has an English-speaking father and a French-speaking mother and, although he attended school in English, he learned French from his mother. Now in grade 12 at Bishop James Mahoney High School, he is contemplating a career in linguistics. A member of l'Association jeunesse fransaskoise, he is hoping to organize a centre for young Francophones. He lives in Lanigan, Saskatchewan.

(French 15-18)

*Renée-Claude Tremblay*

CONTE

### La voisine

À côté de chez moi, avant, il n'y avait rien. Rien. Un vide. Zéro. Et j'ai grandi avec ce grand vide zéro à côté de chez moi. J'ai grandi de six centimètres. Je le sais, c'est le médecin que je suis allé voir parce que j'avais un rendez-vous qui me l'a dit.

À côté de chez moi, maintenant, là où c'est vide, ils ont commencé à construire une maison. Moi, je suis bien content ; seulement il n'y aura plus ce vide où on allait tous jouer. Mais c'est pas grave, parce que c'est amusant voir une maison grandir. On s'assoit et puis on regarde pousser la maison. Comme une plante mais en plus gros et pas verte. On a passé tout notre temps, quand on savait plus à quoi jouer, devant la nouvelle maison.

C'est une fille ! Elle est arrivée hier dans la maison du grand vide.

J'ai une voisine. Elle a les cheveux frisés et roux. Et puis, elle a un frère. Mais petit. Il est jeune. À quatre ans, c'est des bébés. Mais c'est pas grave. Parce que quand il sera vieux, on va pouvoir jouer avec lui. Elle, elle a des patins à roulettes et elle court vite. Je le sais parce que je l'ai vue. Elle reste juste à côté. Dans la maison du grand vide.

On est allé voir ma nouvelle voisine. Celle de la maison du grand vide. On voulait lui demander de venir jouer avec nous mais je crois qu'elle n'a pas compris. Je pense qu'elle ne parle pas français. Je pense même que c'est de l'anglais qu'elle parle. Mais je ne suis pas sûr. Je lui ai dit les mots que je connaissais pour voir :

« Aj owariou ajmfajn tankiou. »

Et elle a ri. Et moi aussi j'ai ri. Mais je ne sais pas pourquoi. Et je pense que c'est de l'anglais. Puis, je lui ai dit en français, mais lentement pour qu'elle comprenne, que j'étais-son-voisin-et-qu'il-nous-manquait-un-joueur-parce-que-moi-et-les-amis-on-allait-jouer-au-base-ball. Ce mot-là, elle l'a compris parce qu'elle a fait « oui » avec sa tête en disant « yes ».

« Yes », ça, je sais, c'est de l'anglais. J'avais raison de penser qu'elle parlait anglais. « Base-ball », ça doit être un mot anglais et français en même temps, parce qu'elle a compris et moi aussi.

On a joué au base-ball tout l'après-midi. Et je lui ai demandé son nom à ma voisine frisée. Elle n'a pas compris. Alors, je lui ai dit que je m'appelais Jean-François en lui faisant des signes et je crois que là, elle a compris parce qu'elle m'a dit « Louci » en souriant de toutes ses dents. Elle est gentille, la voisine Louci. Et elle joue bien au base-ball.

À l'école, on a des cours d'anglais. Moi, je suis bien content d'apprendre à parler comme Louci. Parce que je pourrai lui dire tous les mots que je voudrai. Quand je la verrai demain, je lui dirai : « Hi, Louci. It's raining today. » Ça veut dire : « Bonjour, Louci. Il pleut aujourd'hui. »

Il n'a pas plu. Comme je ne me rappelais plus les autres mots que le professeur nous a appris hier et que j'ai écrits dans mon cahier, celui qui est bleu avec des lignes rouges, on est allé jouer au base-ball.

Mais moi, je veux parler à Louci.

Alors, on a décidé de ne plus parler du tout. On ne parle plus. Personne. On se fait des signes avec les mains, les yeux. Comme ça, ça va. Et puis, pour jouer, on n'a pas besoin de parler. Louci, elle, connaît tous les jeux.

À force de jouer avec Louci, on comprend. Elle nous montre des mots anglais. Et nous, on lui apprend des mots français. « Tree », ça, c'est un arbre. Puis rue, c'est « street » en anglais. Et pont, « bridge ». Ou encore, elle dit un mot et il faut deviner ce que c'est. Ou bien, elle mime quelque chose, et nous, il faut qu'on trouve ce qu'elle veut nous dire mais en anglais. Une fois, on a décidé d'inventer une langue qu'on comprendrait tous. En inventant des mots, en parlant français et anglais en même temps. C'était drôle mais c'était trop compliqué. Alors, on a décidé que le mieux, c'est de pouvoir parler français et anglais.

Ce qui est bien avec Louci, c'est qu'elle est rousse et puis, elle parle anglais. Et, depuis qu'elle est là, dans la maison du grand vide, on invente toutes sortes de choses.

Quand on sera grand, on va se dire plein de choses. Elle, elle parlera français, et moi l'anglais, et quand elle me parlera anglais, je comprendrai tout ce qu'elle dit. Et, je crois que c'est bien de savoir deux langues. Parce que je peux parler à Louci et à tous ceux qui parlent comme elle.

Et Louci, c'est Lucie en français. Mais Jean-François, je ne sais pas. Peut-être John. En tout cas, Louci, elle, elle m'appelle Djan França.



**Renée-Claude Tremblay, 17 ans**, est issue d'une famille de langue française. Étudiante au Cégep de Valleyfield et résidente de cette ville, elle souhaite poursuivre des études universitaires en psychologie. Elle a fait partie de plusieurs comités culturels en milieu scolaire.

(Français 15-18)

**Renée-Claude Tremblay, 17**, comes from a French-speaking family. A student at the CEGEP in Valleyfield, Quebec, where she resides, she is planning to study psychology at the university level. She has participated in a number of cultural committees at school.

(French 15-18)

*Philippe Chartier*

CONTE

## Une expérience du destin : le bilinguisme

Dans les profondeurs noires de l'espace où les étoiles semblent épinglées sur la voûte céleste, il existe des endroits où l'Homme n'est jamais allé et où il n'ira jamais. Nuages de gaz mortels, nébuleuses, étoiles, trous noirs et autres phénomènes encore inexplicables constituent des environnements étranges où un cerveau humain serait immédiatement happé dans les filets de la Folie.

Au cœur de ce labyrinthe habite un être. Un être qui n'en est pas vraiment un, mais qui existe. Un être qui est surtout un concept. Cet être imploré par toutes créatures et choses est appelé le Destin. Il est le Maître de vos vies, de vos corps et de vos pensées. Chaque geste que vous faites, il l'avait prévu et il l'enregistre. Il n'a point connu la naissance et il ne connaîtra jamais la mort. Lui seul connaît le but. Il fait partie du but mais il n'est pas le but. Il est le seul à ne s'être jamais posé la question sans réponse car il savait n'en pas connaître la réponse. Il commande la matière sur un vaste échiquier constitué de milliards de milliards de cases dont il sait le nombre et le contenu.

On ne sait pourquoi mais le Destin ne supporte pas la solitude. Sinon, pourquoi aurait-il donné la vie à des êtres comme la race humaine ? Pour l'implorer ? Pourquoi s'est-il entouré de collaborateurs pour diriger cet Univers, pour lui si petit ? Et c'est dans cet Univers que séjourne le Destin, dans un palais d'une immensité infinie d'où il contrôle tous les faits et détails de l'Univers : « À quelle fraction de seconde la supernova de la galaxie ZA338, région T52 explosera-t-elle, à quel moment l'ampoule de votre lampe de chevet brûlera-t-elle, à quel moment le trou noir V2348 absorbera-t-il le photon 910B54, en combien de nanosecondes la bulle de savon X71 éclatera-t-elle lorsque vous viderez votre baignoire ? » Le Destin est le maître du tout et du rien.

Et c'est à l'heure 13:2000:19:85:04:08 que XB53, le disciple du même numéro, franchit le seuil de l'incorporelle porte de l'Indélébile (celle que le temps n'efface pas).

— « Avez-vous prévu un dénouement pour la particule 54A77 se dirigeant vers la 3<sup>e</sup> planète du système solaire T19 de la galaxie 274C ? » demande XB53.

Question stupide à poser à celui qui avait prévu cette question, ayant lui-même fait l'aiguillage nécessaire pour que cette question lui soit posée à ce moment précis. Le Destin a le droit de s'amuser, lui aussi.

— « La 3<sup>e</sup> planète dont vous parlez, est-ce la planète appelée Terre par ses autochtones ? » demande son maître.

— « Vous y faites des expériences, si je ne m'abuse. »

— « Oui, une planète très intéressante. À la différence d'autres civilisations technologiques, à celle-ci, j'ai incorporé des centaines de langues différentes pour voir le résultat que ça donnerait. C'est vraiment très amusant ! »

— « Ah ? Et comment ont réagi les individus de cette planète ? »

— « De façons très différentes. Quelques langues ont disparu ou se sont fondues dans telle autre. Quelques pays, tel le Canada, se sont transformés en pays bilingues. »

— « Est-ce une bonne solution ? »

— « Très ambiguë cette situation. Il faut se mettre à la place d'un Canadien pour vraiment en comprendre la complexité. Voici un point de vue intéressant que j'ai noté, peut-être pas unanime, mais c'est une opinion valable. »

Le Destin prend derrière lui un cristal qu'il insère dans une lectrice laser. La machine se met en marche et les paroles s'écoulent lentement du gosier froid et artificiel.

« L'art de vivre dans un pays bilingue. Art : manière de faire une chose selon les règles. Moyen par lequel on réussit. Donc, au Canada, la définition s'applique ainsi : accepter la langue des autres sans se laisser assimiler, suivre les règles du jeu afin de ne pas disparaître. Art de survivre, art de protéger ses plates-bandes, art de etc... etc... »

Mais par quel miracle ce pays est-il bilingue ? Est-ce un don philanthropique de la part de nos anciens dirigeants ou est-ce parce qu'on hurlait notre français à grands cris qu'on nous a permis de le parler pour moins nous entendre ? Toujours est-il que le Canada est bilingue officiellement. La langue des affaires, l'anglais, est parlée dans neuf provinces, en majorité anglophones. La deuxième langue officielle, le français, est parlée dans une province en majorité francophone et par une minorité éparpillée dans le pays, minorité qui risque d'être bientôt étouffée par les Anglophones.

Le préfixe « bi » (comme dans *bilinguisme*) signifie deux. Mais comment est divisé ce 2 ?  $1\frac{1}{2} + \frac{1}{2}$  ou  $1\frac{3}{4} + \frac{1}{4}$ .

Mais que ferions-nous sans l'anglais ? Aurions-nous l'esprit aussi ouvert ? Je ne le crois pas. Qui ne connaît pas l'anglais est rayé de la carte aussitôt. L'univers est anglophone. Le commerce, la musique, le cinéma, la science, la politique, la littérature, la publicité, la consommation, le dollar, la télévision, la radio, et des pays entiers sont anglophones. Si la minorité mondiale francophone ne veut pas se retrouver parmi les dinosaures, elle doit s'adapter, apprendre cette langue envahissante afin d'atteindre le palier où se repose l'élite anglophone.

Hissé sur ce palier, le métis linguistique se dissimule. Il cherche une ouverture, une fissure par laquelle il pourra se faufiler pour s'emparer d'une partie du monde. Sa vie est dangereuse mais il aime le risque. Il n'est pas sans défenses, il a appris le maniement des armes dans sa montée pour atteindre le palier. Il connaît le système. Il prépare son plan patiemment et lorsque quelques cerbères le surprennent, il leur lance

quelques mots d'anglais au tympan et ils se rendorment. Malheureusement, il sait qu'il ne gagnera jamais la guerre, qu'il ne vaincra jamais l'obstacle qui sépare son peuple de la vraie égalité linguistique. Il remporte quelques points mais il ne fixe pas les règles.

Ses descendants poursuivent son rêve. Quelques-uns des plus combattifs, revêtus de l'armure léguée par la génération précédente, se sont jetés corps et âme dans la jungle anglophone et ont réussi à s'infiltrer dans le temple sacré. Mais ils n'ont pas tous survécu. Certains ont été capturés et assimilés de force ; ils ont dû renier leur culture pour ne pas être sacrifiés au dieu Chômage ou immolés sur un bûcher d'échecs. D'autres reconnaissent leur culture mais doivent se cacher pour « pratiquer » leur langue. Toutefois ils continuent la lutte pour la sauvegarde de leur Souvenir.

Se laisser assimiler se fait sans peine. L'anglais est si facile à apprendre, quoique plein d'exceptions. Des temps de verbes assez simples à l'inverse du français avec ses temps de verbes infernaux dont la terminaison change à chaque personne. Pas surprenant que certains Anglophones hésitent à étudier cette langue.

Chose bizarre, lorsque le français emprunte des mots à l'anglais, on parle d'anglicismes et on est pris de panique. Par contre, lorsque les Américains emploient des expressions comme « voilà », « merci », etc..., ils affichent un bon goût remarquable et une classe que tous leur envient.

Le problème, c'est le trop grand nombre de langues. Quel était le but premier du langage ? La communication. On parlait pour communiquer, pour avoir des informations, par nécessité. C'est alors que les arts se développèrent. Malheureusement, une langue n'est jamais complète. Certaines situations ou émotions sont mieux rendues par des expressions étrangères, anglaises ou autres. C'est alors que les anglicismes apparaissent par un souci d'exactitude, un purisme à rebours. Le comble : même la France, mère-patrie de la francophonie, doit prendre des mesures contre les

anglicismes. N'est-ce pas bizarre qu'un pays dont la langue officielle est le français ait à affronter un problème de ce genre ? Solliciter un emploi ? J'ai la conviction qu'il faut le faire en anglais pour réussir à l'obtenir. Étant donné que la France voulait s'intégrer au Marché commun, elle a dû prendre les moyens nécessaires : apprendre l'anglais. Mais l'anglais est une langue sournoise. Une fois dans la place, elle l'occupe toute.

Comme l'anglais est la langue dominante, on doit s'adapter. Cela aurait pu être le chinois, l'arabe, le berbère ou l'allemand mais c'est l'anglais. Le problème qui se pose aux Anglophones et aux Francophones n'est nul autre que celui-ci : le français et l'anglais sont deux langues *différentes*.

— « Fin de l'enregistrement 15A, segment C. », dit la machine d'un ton monocorde en recrachant le loquace cristal.

— « Alors XB53, qu'en pensez-vous ? » demande le Destin tout en rangeant la pensée tangible qu'est le cristal.

— « Plein de sens, semble-t-il, mais ne croyez-vous pas certains points obscurs ? Qui soutient cette opinion ? », reprend son disciple.

— « Un individu de la race humaine, des descendants des primates. L'amusant au sujet de cette race, c'est la façon dont ses individus envisagent le temps. Si ceux qui se croient jeunes pouvaient saisir la brièveté de leur vie, par rapport à l'âge de l'univers, ils ne se tiendraient plus pour jeunes mais se verraient plutôt « instantanés ». Leur vie est à l'image de l'étincelle : celle-ci jaillit, ils sont jeunes, elle s'éteint, ils sont morts. »

— « N'est-ce pas une durée de vie un peu courte pour accomplir quelque chose ? », demande le disciple.

— « Que voulez-vous qu'ils accomplissent d'extraordinaire sur cette masse plus ou moins sphérique perdue dans l'immensité de la quatrième dimension ? »

— « Vous le savez mieux que moi... »

— « Sans doute, sans doute... », répond l'Aiguilleur éternel.

Alors que XB53 s'apprête à sortir du bureau, il se souvient du but de sa visite.

— « Et à propos de la particule 54A77 ? »

— « Faites-la fondre au soleil et transformez la en neutrinos et en axions. Et pendant que vous y êtes, rajoutez donc un milliard d'années à la planète Terre. Ses habitants auront peut-être le temps de découvrir l'imagination avant de s'entre-tuer d'ennui... »

**Philippe Chartier**, 16 ans, parle et écrit le français et l'anglais. Il vit à Dorion (Québec) et fréquente présentement l'École secondaire Vaudreuil. Il entend poursuivre des études en sciences pures au cégep puis à l'université. Il pratique le cyclisme et le ski de fond et adore lire, surtout des oeuvres de littérature fantastique.

**Philippe Chartier**, 16, speaks and writes both French and English. He lives in Dorion, Quebec, where he attends École secondaire Vaudreuil. He intends to study science at the CEGEP and university levels. He enjoys cycling, cross-country skiing and of course, reading, especially works of fantasy.

*Denis Cormier*

NOUVELLE

## Telle est la question

### Premier jour

Le professeur pérorait en matière de littérature canadienne-anglaise sur le ton de Moïse promulguant les dix commandements. Tous les étudiants griffonnaient fébrilement. Sur les cahiers de notes, les stylos oscillaient nerveusement, obéissant à cette implacable chorégraphie rectiligne que leur imposaient les disciples. Presque tous les stylos, car J.-B. mâchait distraitement le sien. Son esprit était nettement ailleurs, obnubilé par les souvenirs, ou plutôt, par un souvenir.

Il avait seize ans. Ce jour-là, lui et ses camarades de l'école secondaire visitaient une « high school ». On avait prévu différents jeux et divertissements, prétextes à favoriser ou à forcer la communication entre adolescents de langues et de cultures différentes. Ah ! les nobles intentions pédagogiques !

J.-B., lui, entra d'emblée dans le jeu avec l'enthousiasme naïf de l'anthropologue débutant, anxieux de parler enfin un dialecte papou péniblement appris en classe. Mort à la théorie ! Olé !

Il ne sait ce qu'il en fût pour les autres, mais il semblait à J.-B. que cette journée serait à jamais classée dans la section « humiliations » de ses archives personnelles, des souvenirs amers de la mémoire secrète. Navrant. Traumatissant. Ineffaçable.

En effet, les étudiants anglophones pouffaient de rire à chaque démarche désespérée de J.-B., à chacune de ses tentatives pour formuler des phrases complètes et intelligibles. Balbutiements, bégaiements et lapsus déclenchaient l'hilarité générale. Il ne pouvait s'agir que de surexcitation, d'un rire nerveux, se dit J.-B., toujours bon joueur bien qu'il fût hypersensible. Bénéfice du doute. Il encaissa. En apparence. Mais avec le recul...

Six ans plus tard, J.-B. ne parle ni anglais, ni aux Anglophones. « Je ne veux pas, ça ne m'intéresse pas », dira-t-il avec suffisance. « Je ne peux pas, j'en suis incapable », rétorquera sa conscience avec amertume. J.-B. ravalait la langue de Shakespeare au rang linguistique du balbutiement infantile. Syntaxe,

diphthongues et antépénultièmes de la langue anglaise, autant de pièges tendus pour moi seul, pensait J.-B. Infortune et paranoïa.

Tare incompréhensible et ironique. En réalité, J.-B. avait de l'anglais une maîtrise exceptionnelle : il le comprenait, le lisait et l'écrivait avec une aisance déconcertante. En six ans et par un dur labeur solitaire, J.-B. a juxtaposé à sa vaste connaissance de la littérature d'expression française une érudition respectable pour ce qui est des œuvres littéraires anglo-saxonnes. Dans l'intimité de sa salle de bain, il récitait des vers de T.S. Eliot en se rasant et d'autres de Shakespeare sous la douche. Bon nombre d'étudiants d'Oxford auraient pu lui envier son assurance et sa mémoire textuelle.

Nul Anglophone ne pouvait soupçonner chez J.-B. ce bilinguisme exemplaire mais refoulé, emprisonné, mis en boîte. Crânienne. La sienne.

J.-B. était seul. Condamné au monologue d'Hamlet. Seul.

Bien que résigné, J.-B. demeurait, malgré tout, avide d'approfondir et de parfaire ses connaissances. Il s'était donc inscrit à un cours de littérature canadienne-anglaise. Ce jour-là, l'esprit absent, il n'entendait même pas le professeur.

Une petite voix chantante vint l'arracher à son brouillard intérieur. J.-B. sursauta. Le professeur avait terminé son exposé, plusieurs étudiants avaient déjà quitté la salle. La voix interrogative se fit entendre de nouveau. J.-B. se tourna vers la rangée du fond, le stylo toujours entre les dents.

— Pourrais-je emprunter vos notes ? Les miennes sont incomplètes et...

J.-B. rougit. Ses pages étaient vierges de la moindre trace d'encre. La jeune femme qui s'était rapprochée, s'en aperçut et sourit. J.-B. la dévisageait, médusé. Elle avait des traits asiatiques, très doux. Un sourire malicieux accentuait l'ovale de ce beau visage. Brisant un silence gênant, dans un français impeccable, teinté d'un léger accent, elle demanda : « Vous étudiez ici ? » « Auditeur libre », affirma-t-il pour justifier l'absence de notes.

La conversation engagée se poursuivit, amicale, à la cafétéria du pavillon. Tout cela lui semblait inexplicable, irréel. Nobuko, née au Japon, raconta sa venue au Canada à l'âge de sept ans, son adolescence à Toronto, son établissement récent à Montréal où elle désirait poursuivre ses études universitaires en français. Il l'écoutait attentivement, lui qui s'intéressait peu à la vie d'autrui, à moins bien sûr, qu'elle ne fût livresque, purement littéraire.

Le départ précipité de Nobuko rompit le charme ; une soirée de travail l'attendait. « Resplendissante », se dit J.-B. en la regardant s'éloigner. Combien de temps il resta là, paralysé sous l'effet d'un coup de foudre, au beau milieu de la cafétéria, il n'aurait su le dire. Il se secoua : ses réflexions incessantes sur l'Amour, cette fantaisie de l'esprit, cette vulgaire ébriété aboutissaient sans appel à un état de fait.

Ce soir-là, J.-B. s'endormit doucement avec la vague intuition que le lendemain serait un jour important. Northrop Frye donnait une conférence à l'Université McGill. J.-B. y serait... ainsi que Nobuko, il en était sûr.

### Deuxième jour

Les premiers mots prononcés par le Maître devant une salle pleine rompaient un silence de plomb. Tous sont venus communier avec ce génie analytique de la littérature au Canada anglais considérée comme thème liturgique. Amen.

J.-B. écoutait pieusement le professeur d'une oreille et de l'autre, le souffle léger de Nobuko, assise à sa droite. Totalement présent, tous ses sens en éveil, il se sentait prêt à tout. Mais à quoi au juste ?

La réponse devait venir brutalement. Après une pause décisive, l'illustre professeur lança sèchement :

— Any questions?

Silence mortel mais court. À l'autre bout de la salle, une main levée attira l'attention du vieux professeur. Longue question. Circonlocutions irritantes. Northrop Frye grimaça puis répondit à l'interlocuteur. J.-B. ne savait pas quoi exactement. Il n'écoutait plus. Il luttait farouchement contre une tentation diabolique. Il le ferait : une pure folie, un véritable suicide, et devant Nobuko en plus ! Comme s'il n'avait pas essuyé suffisamment d'humiliations ! Il se devait de le faire.

— Other questions?

J.-B. leva sa main moite. La main d'un autre, pensa-t-il. Frye le désigna du menton. J.-B. ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Aphonie.

— I'm listening.

J.-B. déclama la question, longue mais pertinente. Dans un anglais coulant. Sans fautes. Sans accent. Plus tard, il pourra à peine se souvenir de sa question. Sa mémoire ne retiendra qu'une seule chose. Pour la première fois, pas de sables mouvants, qu'un pont, franchi sans défaillance. Aucun rire. Le professeur, visiblement ravi de la question, y répondit avec vivacité. J.-B. n'écouta pas la réponse. À dire vrai, il s'en foutait.

Nobuko regardait son compagnon avec curiosité. Le visage de J.-B. rayonnait de satisfaction malgré la sueur sur ses tempes. Northrop Frye se retira. Applaudissements. L'espace de deux secondes, J.-B. crut que c'était lui qu'on acclamait.

À la sortie de l'immeuble qui abrite l'Auditorium, dorénavant la Chapelle-aux-miracles dans l'esprit de J.-B., de violentes bourrasques de neige accueillirent les étudiants. J.-B. sentit Nobuko s'agripper à son bras pour éviter une chute sur la glace grisâtre. Il laissa échapper un rire venu de nulle part.

« Il n'y pas de quoi rire ! » Mais elle riait également.  
« Quelle tempête ! »

Il était évident que pour J.-B., le temps n'était pas si mauvais.

**Denis Cormier**, 22 ans. Né d'une mère québécoise et d'un père acadien, il vit à Montréal et parle et écrit les deux langues officielles. Diplômé en lettres et sciences humaines du Cégep de Maisonneuve, il a entrepris des études en linguistique à l'Université du Québec à Montréal. Il souhaite participer un jour à la recherche universitaire dans le domaine de la traduction.

**Denis Cormier** is 22. His mother is a Quebecer and his father, an Acadian. He lives in Montreal and speaks and writes both official languages. A graduate in arts from the Cégep de Maisonneuve, he is studying linguistics at the Université du Québec à Montréal and hopes to carry out research in translation at the university level.

*Line Lavoie*

SKETCH

## Langlas et l'anglais

**DOLLARD LAPIASSE :** Dollard, homme d'âge respectable, dirige un centre de main-d'œuvre depuis déjà plusieurs années. Sous une apparence correcte, il cache son péché mignon : la malhonnêteté. Son amour excessif de l'argent le pousse souvent à poser des gestes compromettants. Il est toujours sorti vainqueur de son petit jeu dangereux. Cependant, tout finit par se savoir...

**PIERRE LANGLAS :** Ce jeune homme de bonne apparence affecte un air hautain pour impressionner Dollard. Ses nombreux diplômes le font parfois paraître ennuyeux et égocentrique à l'extrême. Il est si cultivé qu'on pourrait le qualifier de légume savant. Heureusement, il utilise cette façade uniquement dans le but d'obtenir un emploi.

(C'est dans le confort de son bureau particulier que Dollard effectue ses tractations. Pour l'instant, il somnole, les pieds sur sa table de travail et le crayon encore à la main. Pierre entre sans frapper comme s'il était chez lui.)

**DOLLARD**, vexé d'être surpris à dormir.  
— Que puis-je faire pour vous, Monsieur ?

**PIERRE** — Je cherche un emploi.

**DOLLARD**, toujours vexé, tente de piquer le nouveau venu.  
— Quelle coïncidence ! J'ai justement l'emploi qu'il vous faut. Il s'agit d'une place de concierge dans une institution pour fous... excusez mon lapsus, je voulais dire une polyvalente.

**PIERRE** — Vous m'offrez une place de quoi ?

**DOLLARD** — De concierge ou si vous préférez de pipelet.

**PIERRE** — Ah... maintenant, je pige. Non, non, c'est le domaine des relations publiques qui m'intéresse.

DOLLARD, fouillant dans ses papiers.

— Je crois que nous avons un emploi disponible dans ce champ d'activités...

PIERRE, l'interrompant.

— Je possède un baccalauréat en français, un diplôme en sociologie, une maîtrise en russe...

DOLLARD — Mais savez-vous...

PIERRE, continue sans l'écouter.

— Un baccalauréat en chimie organique, une maîtrise en physique et un diplôme de l'École des Beaux-Arts. (Essoufflé, il s'arrête.)

DOLLARD — Parlez-vous l'anglais ?

PIERRE — Ah l'anglais ! La langue de Shakespeare, un poète dramatique célèbre qui sut créer des œuvres inoubliables. Pensez à Roméo et Juliette, à la Mégère apprivoisée, au Songe d'une nuit d'été. Quel poète, ce Shakespeare !

DOLLARD, excédé.

— Vous allez la boucler, oui ou non ? (D'un ton plus calme.) Alors, vous parlez l'anglais et s'il vous plaît, laissez Shakespeare se décomposer en paix cette fois ?

PIERRE — Eh bien ! Heu... non, pas vraiment. Vous savez, avec tous ces diplômes de français et de russe, il n'est pas nécessaire de connaître aussi l'anglais.

DOLLARD — Mais impossible d'obtenir l'emploi d'agent de tourisme !

PIERRE — Écoutez, j'ai des diplômes et beaucoup de connaissances et de renseignements sur le pays. J'en connais tous les coins et recoins.

DOLLARD — Je présume donc que vous avez beaucoup voyagé.

PIERRE — Non, mais je possède la plus faramineuse collection possible de livres sur le Canada.

DOLLARD — Inutile d'insister. Au préalable, le candidat doit être bilingue et non une bibliothèque ambulante. J'admets que je ne suis pas vraiment d'accord avec ce principe, mais que voulez-vous ?

PIERRE, glissant un billet de 100 \$ sur le bureau.  
— Je parle très bien l'anglais, vous savez !

DOLLARD — Je n'en doute plus ! Démontrez-moi vos talents.

PIERRE — Hello, yes, no, goodbye.

DOLLARD — En effet, votre anglais est remarquable. Vous êtes l'homme de l'emploi.

(On éclaire maintenant l'autre partie de la scène. Pierre est derrière le comptoir d'un centre de tourisme situé à la frontière de l'Ontario et du Québec. Un touriste américain entre vêtu d'un chandail portant à l'avant la tête du clown Ronald.)

L'AMÉRICAIN — Where could I get a quick lunch around here?

PIERRE — C'est gentil à vous de m'inviter à dîner, mais vous ne trouvez pas qu'il est un peu tôt. De plus, j'ai apporté mon lunch.

L'AMÉRICAIN — What are you saying?

PIERRE — N'ayez pas l'air si contrarié. On pourrait y aller demain midi, si ça vous convient.

L'AMÉRICAIN, s'énerve et crie à tue-tête.  
— You take me for a fool, don't you?

PIERRE, un peu embarrassé, tente d'utiliser ses quelques mots d'anglais sans toutefois comprendre la question.  
— Yes!

L'AMÉRICAIN — I'll make a complaint against you, you can count on me.

PIERRE, se parlant à lui-même.

— Susceptibles, ces Américains. Il suffit de refuser une invitation à dîner et ils vous piquent une crise en pleine figure.

(Un peu plus tard, le même jour, le téléphone sonne.)

DOLLARD — Allô, Pierre ?

PIERRE — C'est moi, qu'y-a-t-il ?

DOLLARD — Présentez-vous demain à mon bureau, c'est très urgent.

PIERRE — Que se passe-t-il ?

DOLLARD — Ne posez pas de questions et venez.

(L'éclairage baisse. Le lendemain, Pierre entre en coup de vent ou plutôt en tornade dans le bureau de Dollard.)

DOLLARD — Depuis que vous travaillez au centre de tourisme, c'est-à-dire depuis hier, on se plaint de vous sans arrêt. Votre supérieur m'a téléphoné au moins dix mille fois pour me supplier de vous congédier. Je ne sais pas ce que vous avez dit à cet Américain, mais il vous en veut.

(Pierre lui glisse un billet de 50 \$.)

DOLLARD — Ce n'est pas suffisant pour avoir écouté ce vieux radoteur et l'Américain se lamenter toute la journée.

(Pierre lui glisse un autre billet de 50 \$.)

— C'est cher mais ça vaut la peine.

DOLLARD — C'est beaucoup mieux. À l'avenir, tâchez de laisser les autres employés répondre aux Anglais, on évitera les doléances. Votre emploi ne tient qu'à un cheveu et c'est un des miens. Prenez congé pour le reste de l'après-midi.

PIERRE — Non, non ! Vous êtes trop bon. Puisque j'ai un emploi c'est pour travailler, alors je retourne directement au poste.

DOLLARD — Je vous ai dit de rester chez vous aujourd'hui. Est-ce clair ? (D'un ton satisfait.) J'éviterai ainsi que le vieux pleurnicheur me chante sa rengaine au téléphone.

PIERRE, l'air songeur.

— Mais j'y pense ! Vous voulez que je laisse les autres employés répondre aux Anglais, mais si vous les avez engagés vous-même...

DOLLARD, prévoyant ce que Pierre va dire.

— Sortez. J'embauche qui je veux et ça ne vous regarde pas. Votre emploi ne tient qu'à un cheveu. Ne l'oubliez pas.

PIERRE, moqueur.

— Vous semblez toujours oublier que vous êtes chauve sous votre moumoute.

DOLLARD, furieux.

— Vous saurez, jeune effronté, que je ne porte pas de moumoute.

PIERRE — Joli ce petit chat à côté de votre chaise.

DOLLARD, blessé dans son orgueil, ramasse le postiche et le remet un peu de guingois.

— Espèce d'idiot, c'est une moumoute. Sortez d'ici et surtout, oubliez tout ce que vous avez vu. J'ai ma fierté tout de même. La prochaine fois, n'ouvrez pas la porte en coup de vent ! Et ma perruque ne s'envolera pas !

(Pierre se retrouve au centre de tourisme et suit à la lettre les instructions de Dollard. Une Anglaise entre.)

PIERRE — Bonjour, Madame. Que peut-on faire pour vous ?

L'ANGLAISE — I'd like to know where is the Rideau Canal.

PIERRE — Oh ! Un instant. (Il interpelle l'autre employé.) Viens ici. C'est une Anglaise et je n'ai pas le droit de lui répondre.

L'EMPLOYÉ — Yes !

L'ANGLAISE — I'd like to know where is the Rideau Canal.

PIERRE — Je crois qu'elle veut savoir où sont nos nouveaux rideaux.

L'EMPLOYÉ — Espèce d'imbécile ! Elle veut l'adresse du plus proche magasin de rideaux. (Il tend à la dame un bout de papier sur lequel il a inscrit l'adresse.)

L'ANGLAISE, lit le papier sans comprendre.  
— You are incompetent. (Elle sort en colère.)

PIERRE — J'imagine qu'elle portera plainte. Les Anglais sont si intolérants.

(Quelques instants plus tard le téléphone sonne. L'employé répond.)

L'EMPLOYÉ — C'est pour toi, Pierre.

PIERRE — Je le sais, je l'entends hurler.

DOLLARD — Passe immédiatement à mon bureau et ne compte plus trop sur ton emploi. Ton chef recevait tellement de plaintes qu'il est parti en voyage en me laissant tous les problèmes.

PIERRE — Voyons, Dollard ! Restez calme, s'énerver n'est pas bon pour le coeur. J'arrive à l'instant.

(Pierre entre sans se presser dans le bureau de Dollard après avoir frappé.)

DOLLARD — C'est bien la première fois que tu frappes avant d'entrer ici. Sûrement que tu as peur de perdre ton emploi. Tu veux m'impressionner, hein ? Ça ne marche pas. D'ailleurs, ça demandera plus que du savoir-vivre pour conserver cet emploi. J'espère que tu comprends ce que je veux dire. Tu peux sortir ton portefeuille. Étant donné que tu l'as déjà en main, profite-en pour me lâcher 200 \$.

(Pierre montre à Dollard une carte et une plaque d'identité.)

PIERRE — I'm a federal inspector and you are under arrest.

DOLLARD, consterné.  
— Mais vous... vous... vous.

PIERRE — Eh oui ! Je parle très bien anglais. Vous savez, l'anglais est une langue non seulement répandue mais quand sa connaissance est obligatoire, il faut respecter la loi. (D'un ton solennel.) Pour avoir engagé des employés incompetents en anglais et pour avoir accepté des pots-de-vin, je vous arrête. Ne vous en faites pas, vous irez dans une prison où l'on parle français !

**Line Lavoie**, 17 ans, est bilingue. Résidente de Saint-Mathias (Québec), elle étudie en sciences pures au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu et prévoit de poursuivre des études universitaires en médecine.

**Line Lavoie**, 17, is bilingual. Living in Saint-Mathias, Quebec, she is studying science at the Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu and intends to take medicine at university.

Rina Lee

LETTRE

BIL

À M. Alexandre Gagnon, étudiant séparatiste à Montréal.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Alex !

Comment ? On t'offre une bourse d'études à l'université McGill et tu as le culot de refuser... Mais regarde-toi, malheureux péquiste ! Regarde ce diplômé du génie civil, assoiffé d'horizons nouveaux et confiné au Québec ! Regarde cette tête intelligente, ces yeux aveugles qui crient à la liberté. Voilà pourtant où t'a conduit la passion du Québec. Voilà ce que t'ont valu dix ans de luttes dans les rangs d'un parti dont se désintéresse le peuple. Réalises-tu, à la fin, tout le retard que tu t'infliges ?

Va donc à McGill, imbécile ! Apprends l'anglais. Prends des forces. Tu convertiras le Québec ensuite si le cœur t'en dit. Tu promèneras ton pays à travers le monde, tu en auras alors les moyens.

Non ? Tu ne veux pas ? Tu prétends être fidèle à ta cause... Avant d'aller voir ce film américain dont il a été question l'autre jour, écoute donc un peu l'histoire de Bil. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

•

Pendant cent ans, les habitants de mon pays vécurent dans le branle-bas de la Patente.

Cette société secrète d'élite regroupait des hommes et des femmes de tous métiers, pour qui le fait français demeurerait indiscutable, même après deux cents ans de domination britannique. Rien n'effacerait 1604. Les Robichaud, Chiasson, Levesque — Carquet, St-Quentin, Barachois — la rivière à la Truite, la Restigouche, la rivière Verte — les hommes, les villages et les rivières en témoignaient. Hélas ! Wolfe et les siens avaient beau jeu. Tout rappelait un 1763 en puissance. Les MacDonald, Smith, Johnson — Fredericton, la capitale, Moncton, Bathurst — le Long Lake, le Deer Lake, le Moose Lake — les clans, les villes et les lacs proclamaient dans le pays le « one flag, one language, one religion » des conquérants.

Horriés de l'assimilation progressive qui rongeaient leur peuple, les commandeurs s'unirent : la Patente vit le jour. Invisible comme la toile de l'araignée, elle gagna du terrain dans tout le pays. Jacques-le-Grand, le commandeur suprême, exigea de ses compagnons une prudente réserve dans leurs propos. Français, les patriotes ne devaient-ils pas d'abord combattre la « maladie des palabres », ce fléau dont profitait l'ennemi ? Peu à peu, apparurent des écoles où l'enseignement était donné en français, des Caisses populaires auxquelles le peuple confiait ses épargnes. La Patente sut unir, resserrer, créer. Bientôt le peuple eut ses représentants à la Chambre des communes. Libérer, unifier, progresser pour exister, telle était la devise de ce groupe.

Dans le sillage du temps naquirent une université, des journaux, la radio et la télévision francophones. La Patente allait bon train, clamant haut le progrès : le peuple était sauvé. N'avait-il pas recouvré son identité ? La francophonie triomphait : elle existait, elle était reconnue !

Hélas ! Pendant toutes ces années, c'est en se repliant sur lui-même que le peuple s'était rebâti. La jeunesse maintenant trépignait, pressée de franchir de nouvelles frontières. La Patente, essouffée par un demi-siècle de luttes, s'affola. Comment ? Les jeunes voulaient quitter le pays ? Apprendre l'anglais ? Les traîtres !!!

Mais la jeunesse n'écoutait point. De retour, armée de l'anglais, de Burger King, de disco, de rock, de Hollywood et de touristes, elle portait aussi en elle le bilinguisme ! Le mot seul fit trembler le pays. Les Francophones deviendraient bilingues, et raviraient tous les postes aux Anglophones ? « Nous, apprendre le français pour garder nos emplois ? Jamais ! » hurlèrent les Loyalistes. « C'est du sabotage ! » s'exclamaient les puristes francophones. Bientôt le pays se transforma. L'instinct de conservation eut raison de l'orgueil des deux partis. La Patente se rallia aux Anglais. Elle devint la Pat-en-glaise. Déclaration de guerre. Stupéfaction : des adultes se soulevaient contre les jeunes ! « Mais c'est un non-sens ! » On en resta à la déclaration : les jeunes ne tinrent aucun

compte de leurs aînés. Certains préféraient se consacrer à leurs études. N'étaient-ils pas l'intelligentsia de demain ? Tels des Roger Bontemps, les autres se gavaient de l'instantané, des avantages faciles qu'offrait cette nouvelle culture. « Pourquoi se battre ? », demandaient-ils tous.

Frustrés d'une bataille sans adversaires, les esprits échauffés s'entre-dévorèrent. L'humanité respira : beaucoup plus saine, cette vieille rivalité franco-anglaise !

En détail, que furent ces derniers combats linguistiques ? Nul n'en sait rien. La tournure des événements jeta l'Histoire dans un état de choc, les convulsions entraînant une amnésie bientôt fatale. Avant de s'éteindre, l'Histoire souffla à l'oreille de ses disciples : « Bil... » Elle n'acheva pas.

Bil ! Pendant des années on recensa le pays pour le retrouver. Peine perdue. Les pages des manuels d'histoire restaient blanches. Les historiens devinrent, comme tout le monde, « informaticiens » : c'était plus rentable. Alors qu'on s'y attendait le moins (l'Histoire presque oubliée), un dilettante savant élucida le mystère. Surpris ? Imagine, Alex, la tête que firent les « historiens-informaticiens ». On dit même que certains entrèrent en état de choc. Tu ne me crois pas ? Écoute la suite...

Daniel Légère était un jeune avocat très estimé. À preuve les dossiers, la paperasse qui encombraient son bureau. Le résultat ? Il souffre d'insomnie, mal salulaire pour la science car Daniel est un savant.

Chaque nuit, il refait le monde. L'univers rigide de la légalité se mue en microcosme turbulent. Le laboratoire loue les péripéties de la recherche de son maître. Face à son homologue de jour — l'étude, où pullulent les recueils de jurisprudence — le grand Vide se marre. « L'avenir m'appartient ! » clame-t-il. Les pionniers de l'industrie génétique se pavanent sur ses murs, fiers de théories sans cesse rejetées.

Le *génome* humain frétille sous l'œil du chercheur. Derrière la lentille du microscope électronique, celui-ci scrute les racines de l'espèce. Un peloton d'enzymes détortille, cisaille, rallonge, ressoud la chaîne ADN. Théâtre, l'activité cellulaire va son train, jouant au désordre. Le généticien, fasciné par cette mécanique, ne se lasse jamais. Il asperge de temps en temps sa lamelle de vivectine. Encore à l'état expérimental, cette solution bouleverse la science : elle garde la cellule en vie pendant quelques heures, le temps de l'étudier.

Malgré cette percée, les échantillons sont rares : les gens sont craintifs. S'ils savaient ! Que de maux, que de déceptions évités !

Un matin de cette époque mémorable, Daniel reçut la visite de Robert, un vieux copain. Depuis un certain temps, ce dernier se plaint de maux de tête et de troubles de comportement. Incohérent, il passe d'une langue à l'autre, empruntant la syntaxe de l'une pour s'exprimer dans celle de l'autre. Il n'arrive plus à se faire comprendre. Ses patrons menacent de le renvoyer. Les professeurs, les linguistes, les psychologues ont tout fait pour l'aider. En vain.

— Mes patrons sont unilingues. Ils se sentent menacés, tu comprends, Daniel. Depuis ses débuts, l'entreprise emploie deux personnes pour faire le même travail et en français et en anglais. Étant le seul bilingue, je suis leur épée de Damoclès. Mes problèmes linguistiques deviennent un prétexte. Une chose pire, mes patrons ont eu recours à la Pat-anglaise. Avec l'influence de cette dernière dans tous les milieux, j'aurai de la difficulté à m'en sortir. La Pat a juré d'éliminer tous les bilingues.

— Ça complique les choses, en effet. Ne t'en fais pas, tu ne peux pas perdre ton emploi pour de telles raisons. Demande simplement un congé de maladie, le temps de régler ton problème.

— Mais je ne suis pas malade !

— Tu as des troubles d'élocution, oui ou non ? Ça suffit amplement comme prétexte. Va voir le médecin, ton malaise est sûrement physique.

— Tu as peut-être raison. Enfin, je n'ai rien à perdre. Combien je te dois ?

— Oh ! tu me régleras ça plus tard. Peut-être pourrais-tu me donner quelques-unes de tes cellules grises ? J'en ai encore manqué !

— Sacré farceur ! Avec des propos pareils, comment veux-tu qu'on te prenne au sérieux ! Enfin, pourquoi pas ! Qu'est-ce que je ne ferais pas pour la science, et... pour toi !

Les yeux pleins de mystère, Daniel l'entraîna dans le laboratoire. Le savant prit une seringue, la stérilisa. Le donneur s'allongea dans la demoiselle de plastique blanc, moule de la forme d'un être humain. Muni d'un détecteur, le moule mesure l'intensité de l'influx nerveux. On peut donc faire un prélèvement au moment favorable.

Une musique aiguë, mais à peine perceptible, fit tressaillir Robert. Il sentit ses tempes s'alourdir, son corps se glacer mais il demeura conscient. La seringue s'approcha de la tête, la pénétra, puisant à même la précieuse cervelle. Le temps de déposer les cellules grises dans la vivectine, la musique s'arrêta. Robert éclata :

— Veux-tu bien me dire quelle sorte de musique tu écoutes ! C'est à en perdre la tête !

— Ce n'est pas de la musique mais des ultra sons amplifiés. Ils engourdissent le système nerveux et je peux faire mon prélèvement sans perturber ton organisme.

Sur ce, Robert se retira.

•

Le lendemain, les clients attendirent leur avocat en vain. Personne ne le vit pendant une semaine. Où Daniel Légère était-il passé ?

Puis, un matin, sans transition, la face du monde changea. La science avait encore tout bouleversé. Les yeux rivés au microscope depuis sept jours et sept nuits, le savant n'osait y croire. Avait-il trouvé la solution ?

Sur la lamelle, dans les méandres cellulaires, grouillait, s'entortillait, disparaissait pour aussitôt reparaître, un amas de nucléoles fixé au noyau par un long cordon de RNA : Bil était né.

Théorie contestée, l'existence du gène de la langue était depuis longtemps une affaire classée. Les récents combats linguistiques, le dilemme qui guettait son pays, avaient ravivé l'intérêt de Daniel. Il s'était mis au boulot, cherchant dans le *génom*e de Robert les déterminants linguistiques.

La crise qui secouait son pays s'apaiserait. Robert conserverait son emploi. Vite, il photographia le gène puis les yeux hagards, le souffle court, il enferma Bil dans une éprouvette, et courut le jeter dans le réservoir d'eau de la ville. Capté par un plasmide, il se reproduirait des millions de fois. Bientôt, tout le monde en bénéficierait. Le lendemain, il clama sa découverte. Bil, le gène du bilinguisme, nageait dans les eaux territoriales. Dans les vingt-quatre heures, les habitants du pays seraient tous bilingues.

Hélas ! Comme tu peux t'en douter, mon cher Alex, les choses ne furent pas aussi simples. Daniel avait compté sans le phénomène de rejet. Les bornés, les extrémistes, bref les Pat-en-glaïse, ces dégénérés de la noble cause, firent des réactions violentes. Jetés dans la confusion, ils perdirent leur langue maternelle, rejetèrent leur culture et adoptèrent celle de l'ennemi. Les Français devinrent des Anglais et les Anglais, des Français. Tu m'entends bien, Alex ? The French became English and the English, French.

Quant au peuple, soucieux de sa survie, de son épanouissement, il accueille Bil avec la plus grande joie. Depuis, mon pays est bilingue et biculturel. Le calme règne et la terre entière admire son ouverture d'esprit. Les Pat-en-glaise ont perdu leur influence, on ne les écoute plus.

•

Salut, Alexandre ! Cette histoire n'est pas de mon cru. Mon grand-père me l'a racontée, il y a longtemps. Il a bien connu Daniel Légère, pour avoir été son voisin. Si tu rencontres mon grand-père, demande-le-lui, il te répondra sûrement : « Daniel Légère, le garçon à Gaudiose ? Il les a bien eus, les Patenteux ! Surtout que Bil, entre vous et moi, c'était une blague ! »

**Rina Lee**, 20 ans, de Edmundston (Nouveau-Brunswick), parle et écrit les deux langues officielles. Elle termine un baccalauréat en sciences et en littérature française à l'Université McGill, et entend s'orienter l'an prochain vers l'étude de la médecine. Lauréate de nombreux concours littéraires, elle se propose d'écrire bientôt son premier roman.

**Rina Lee**, 20, speaks and writes both official languages. She is completing a bachelor's degree in science and French literature at McGill University and intends to study medicine next year. Winner of a number of literary contests, she is hoping to begin her first novel in the near future. She is from Edmundston, New Brunswick.

*Denise Ouellette*

ESSAI

## Vivre le Canada bilingue

Au Canada, depuis plus d'une décennie, des efforts considérables ont été faits pour que devienne réalité le statut de pays bilingue.

Le gouvernement fédéral a mis au point plusieurs programmes à cet effet. Il offre, par exemple, à certains fonctionnaires la possibilité d'apprendre l'une des deux langues officielles. Il apporte une aide financière aux minorités officielles pour la protection de leurs droits et de leur langue.

Tout cela afin que tout-e Canadien-ne puisse vivre dans une des deux langues où qu'il-elle se trouve au Canada.

Cependant en dépit de tous ces efforts du gouvernement, nous, de la minorité francophone habitant les provinces dites anglophones, vivons le quotidien du Canada bilingue d'une autre façon.

Pour nous...

Vivre le Canada bilingue, c'est le vivre à force de luttes et de combats livrés par des hommes et des femmes qui ont cru au français et à sa survie et qui y croient encore.

C'est comprendre que le combat est loin d'être terminé. Que le courage et la détermination des militants, quoique fermes, demandent à être nourris. De petites victoires ici et là, le long d'une route ardue où les haltes sont rares, seraient bien méritées.

Vivre le Canada bilingue, c'est plus qu'une question de langue. C'est cohabiter avec un peuple d'une autre culture sans y voir pour autant une menace pour notre propre culture. C'est surtout accepter de parler la langue d'un autre peuple, de la bien comprendre, avec tout ce que cela demande d'ouverture et de souplesse d'esprit face à une perception de la réalité différente de la nôtre. C'est pour cela que le bilinguisme au Canada prend les couleurs d'une lutte et d'un déchirement profond car cela signifie être *dérangé* et avoir à changer, donc une remise en question pour nous. Les victoires sont arrachées à coup de gestes et de démarches répétés avec persévérance, sans se lasser.

Vivre le Canada bilingue, c'est savoir que chaque pas en avant coûte cher à la minorité dont il faut soigner de nombreuses blessures. Toutes les démarches n'aboutissent pas à la victoire. Certaines tentatives déchirent même et font faire un pas en arrière.

Un droit reconnu n'est pas pour autant acquis. Les jeux politiques de notre pays, dit démocratique, nous forcent à rester vigilants car le droit d'aujourd'hui peut demain, se transformer en privilège.

Vivre le Canada bilingue, c'est pour les Francophones, accepter la frustration car nous semblons être les seuls à faire des concessions au nom de la bonne entente.

C'est entendre, nous, parents francophones, nos enfants s'adresser à nous en anglais et parler cette langue entre eux en vue d'être acceptés de leurs amis anglophones.

Vivre le Canada bilingue, c'est voir des parents francophones, dans une province anglophone, inscrire leurs enfants aux écoles anglophones parce qu'ils veulent pour eux le « meilleur ».

C'est se voir quémander un privilège, lequel en fait est un droit dont nous pouvons exiger la reconnaissance.

Vivre le Canada bilingue, c'est se voir baisser le nez, accepter à titre de Francophone des mesures discriminatoires au lieu de se battre, de peur de provoquer la colère de l'autre peuple fondateur.

C'est sombrer dans une colère silencieuse lorsque l'élection de députés repose sur la promesse d'affaiblir les droits des Francophones au Canada.

Parfois, tard le soir, après une longue lutte, le désespoir nous prend à la gorge et au cœur. On ne veut plus que passer de « l'autre bord » en se disant qu'il n'y a rien à faire puisque de toute façon c'est là que l'on va finir un jour ou l'autre.

Mais le rêve du Canada bilingue resurgit lentement des pleurs. Ce rêve revient toujours malgré la nuit et nos blessures. Ce rêve reprend de plus en plus de place dans notre vie, s'impose à nous, et nous dicte gestes et pensées. Il souligne les heureux événements qui font date.

À bien y penser, le Canada bilingue, c'est surtout la découverte de femmes et d'hommes appartenant aux deux peuples fondateurs, et qui partagent le même rêve d'un Canada bilingue.

C'est voir des parents anglophones inscrire leurs enfants aux classes immersives puisque c'est leur ouvrir des horizons nouveaux.

Le Canada bilingue, c'est aller où l'on veut au Canada et choisir sa langue.

C'est la possibilité d'améliorer sa situation. C'est se faire des ami-e-s partout au Canada.

Le Canada bilingue, c'est se rendre compte que seul-e un-e candidat-e bilingue peut maintenant espérer devenir Premier ministre.

Vivre le Canada bilingue, c'est arriver un jour à se comprendre et à s'aimer comme des êtres humains ayant quelque chose à se donner mutuellement pour enfin atteindre l'unité sans faire de différences entre nous.

Parfois, je pense à lord Durham et à son rapport sur la nécessité d'assimiler les Francophones. Je me demande s'il comprendrait pourquoi nous ne sommes pas anglicisés. J'espère qu'il se retourne dans sa tombe chaque fois que le rêve du Canada bilingue devient réalité dans le quotidien de ses héritiers. Oui, un jour, nous le vivrons ce Canada bilingue.

**Denise Ouellette**, 24 ans, est bilingue. De mère anglophone et de père francophone, elle a grandi au Québec, mais habite présentement Calgary (Alberta). Diplômée en génagogie de l'Université du Québec à Trois-Rivières, elle travaille comme animatrice pour l'association Francophonie Jeunesse de l'Alberta et fait partie du conseil d'administration de Télé-jeunesse Canada. Le goût d'écrire est présent chez elle depuis longtemps.

**Denise Ouellette**, 24, is bilingual, her mother being English and her father, French. Although raised in Quebec, she currently lives in Calgary, Alberta. A graduate of the Université du Québec à Trois-Rivières, she now works as an organizer with Francophonie Jeunesse de l'Alberta and is a member of the board of Télé-jeunesse Canada. She has had a taste for writing for many years.

PECKER: I can well imagine. That reminds me, we've just had a visitor — a Canadian, if you'll believe it.

CHELLIA: I know. Impressive wasn't he? I hope he wasn't offended by the two babies, they were shockingly rude. I was cringing the whole time.

PECKER: No; I'll explain to him on the way, though he knows more about that sort of thing than I do. In any case, I'm so glad you're back. You look well. See you in two hours. Oh yes, tell them both it was the best fish I've had in two hundred years. (He blows her a kiss and closes the door.)

CHELLIA: Fine, take care. (She dries her hands on her apron; to the audience) Oh, that's the end. Good-bye (exit through green door — lights out.)

**Anna Quon**, 16, is from Dartmouth, Nova Scotia, and speaks both English and French. Her father is of Chinese origin and her mother is an English-speaking Canadian. Active in letter-writing campaigns for Amnesty International, she also writes poetry and draws recreationally. After finishing secondary school, she plans to enroll in Arts at the university level.

**Anna Quon**, 16 ans, vit à Dartmouth (Nouvelle-Écosse), et parle les deux langues officielles. Son père est d'origine chinoise et sa mère est canadienne anglophone. Elle participe activement à des campagnes de rédaction de lettres pour Amnesty Internationale, écrit des poèmes et dessine pour son plaisir. Après avoir terminé ses études secondaires, elle souhaite étudier les lettres et les sciences humaines à l'université.